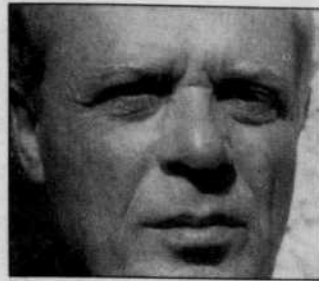


C A H I E R
D

Romans québécois Page D 3

Le feuilleton Page D 5

Bernard Andrès Page D 7



Antonio Lobo Antunes Page D 14

Bernard Noël Page D 12

LIVRES

Salon du livre de Québec

Place aux idées



DAVID CANTIN

Un salon du livre, c'est d'abord un espace de rencontres. Avec des auteurs venus d'un peu partout, mais aussi les bouquins qui envahissent les stands: nouveautés, classiques ou encore telle trouvaille que l'on fait et que l'on savoure avec joie. Le Salon du livre de Québec est l'endroit où l'on peut «musarder à [sa] guise dans [un] lieu magnifique et douillet, terriblement vivant, curieux et fabuleux», comme l'écrit la présidente d'honneur Chrystine Brouillet. Toutefois, on oublie souvent l'importance de l'apport intellectuel lié aux grandes conférences. Encore une fois cette année, le Salon international du livre de Québec sera l'hôte des Conférences de la capitale nationale, où la question de la mondialisation tisse un lien essentiel entre la culture et les sciences humaines. Un volet qui s'annonce particulièrement riche.

Évenement parallèle, ces entretiens ne sauraient tenir à l'intérieur même du Salon avec leurs tables rondes et autres débats animés. Dans une salle un peu en retrait, on demande à des essayistes, des philosophes, des romanciers ou des intervenants politiques de se prononcer sur un nombre important de questions. Il s'agit, en quelque sorte, de jeter les bases de certaines réflexions primordiales qui s'imposent à l'aube d'un nouveau millénaire. S'il fallait trouver un fil conducteur qui unit ces discussions, ce serait sans doute celui de la mondialisation. Un thème qui n'a pas été imposé mais qui ressort de façon évidente. Dès la journée d'ouverture, mercredi, Laure Adler donnera le coup d'envoi avec une conférence portant le titre de «La place et l'importance de la culture à l'âge de la mondialisation». Bien connue pour son rôle primordial en France dans les domaines de la culture et des communications, la directrice de France Culture parlera notamment de la diversité culturelle en tant qu'enjeu crucial pour la promotion des «petits pays». Défendu par le Québec et le Canada lors de forums internationaux, cet enjeu devait donner le ton à une problématique des plus actuelles. Il sera fascinant de découvrir le point de vue de cette biographe acclamée pour son travail sur Marguerite Duras.

Dans une tout autre perspective, l'historien québécois et invité d'honneur Michel Lessard abordera jeudi la question du patrimoine et de l'identité québécoise. À la manière d'un manifeste, ce regard porte davantage sur le sentiment d'appartenance à l'ère d'une américanisation qui porte atteinte à la diversité planétaire plusieurs fois séculaire. Selon Lessard, le Québec en va jusqu'à oublier sa propre devise. Alors que les gens d'affaires sont conquis par le seul esprit de marché, des universitaires sans véritable sensibilité artistique se congratulent de colloque en colloque. On aura là un avant-goût d'un livre qui devrait susciter bien des réactions lors de sa parution chez VLB à l'automne prochain.

Pour que vivent les oubliés

Très attendu au Salon: Daniel Pennac. On connaît l'immense succès que remporte chaque nouvelle visite de l'auteur en sol québécois. Présentée par Jean Fugère, cette rencontre publique tournera autour de *La Débauche*, album de bandes dessinées qu'il réalisait ré

VOIR PAGE D 2: IDÉES

Après avoir été, dans les années 60, un écrivain qui comptait dans les lettres québécoises, Claire Martin s'est tue, littérairement parlant, en 1970. Avec *Toute la vie*, paru à L'Instant même en 1999, et *L'Amour impuni*, tout juste sorti des presses chez le même éditeur, les lecteurs découvrent une voix unique ou ont l'occasion de renouer avec elle. Renaissance d'un écrivain.

ROBERT CHARTRAN

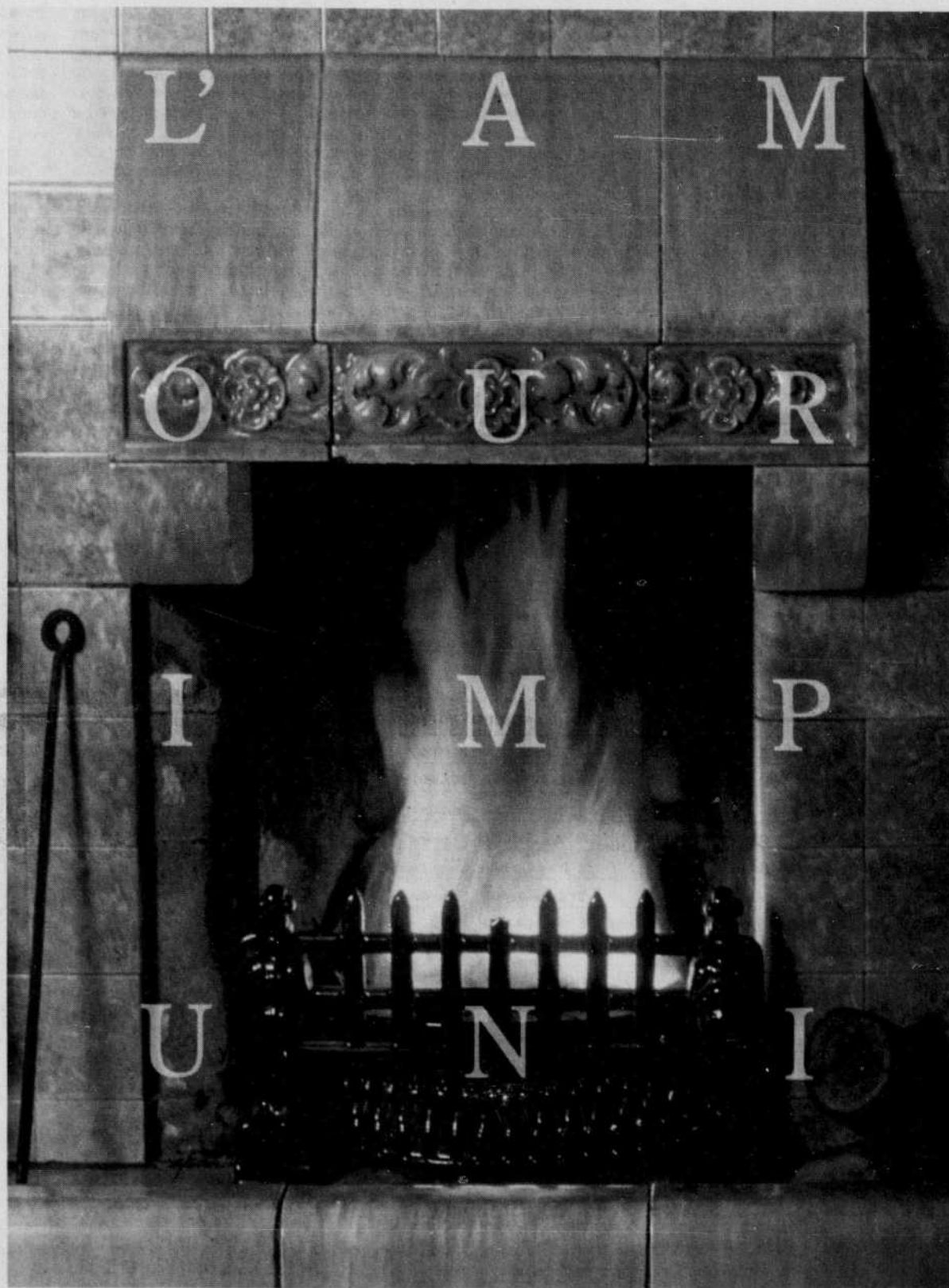
Claire Martin avait pourtant connu des succès d'estime et de public: *Avec ou sans amour* avait remporté le prix de Cercle du livre de France en 1958; *Doux-amer*, paru en 1962, fut présenté pour le Femina. La critique disait qu'elle était une «moraliste de l'amour» (Jean-Ethier Blais), qu'elle en élaborait une théorie personnelle (Gilles Marcotte). Puis, en 1965, vint le meilleur de son œuvre sans doute: *Dans un gant de fer* et *La joue droite*, romans où l'auteur relatait une enfance et une jeunesse «épouvantables» et dont elle craignait qu'une fois achevés, ils ne fassent tarir la source. Est-ce cette crainte qui expliquerait un silence littéraire de plus de 25 ans?

«Si j'ai pris la décision de cesser d'écrire à l'époque, avec l'intention de ne plus y revenir, c'est que c'était devenu désagréable. Le journal était à la mode en littérature, et il m'est arrivé de recevoir des lettres d'injures de la part de jeunes écrivains qui me disaient: vous êtes une traîtresse à notre peuple, vous ne parlez pas ni n'écrivez notre langue, on ne veut pas de la vôtre, etc. Je n'étais pas bouleversée, mais j'en suis venue à me demander si c'était la peine de continuer d'écrire. Je m'étais fait dans le monde des lettres des ennemis sauvages. Pas très nombreux, il est vrai. Mais il suffit parfois de quelques-uns...»

«Et sur les entrefaites, il y a eu mon départ pour la France, auquel mon mari et moi pensions depuis longtemps. Je ne pensais pas partir sans ma machine à écrire. Or, après tout ce climat d'hostilité que j'avais connu, je me suis dit: non, c'est terminé. Nous avons vécu dix années magnifiques là-bas, dans le Midi. Puis, ça a été le retour au Québec. Et la mort de mon mari quatre ans plus tard, en 1986. Mais tout ça — ces moments de bonheur, ce deuil — ne m'a pas donné envie d'écrire. De toute manière, je ne suis pas de ceux qui ordonnent toute leur vie en fonction de l'écriture. Il a d'ailleurs fallu que des amis me poussent pour que je m'y remette il y a deux ans.»

Chez L'Instant même, on lui propose alors de publier certains de ses textes parus çà et là dans des revues et d'y ajouter quelques inédits: ce sera *Toute la vie*.

VOIR PAGE D 2: BONHEUR



Et pourquoi pas le bonheur?

Claire Martin



RENE MATTHIEU

Poètes d'Espagne, de Colombie et de Cuba

LIBERTÉ 248

avril 2000
104 pages 8\$

En vente chez votre libraire

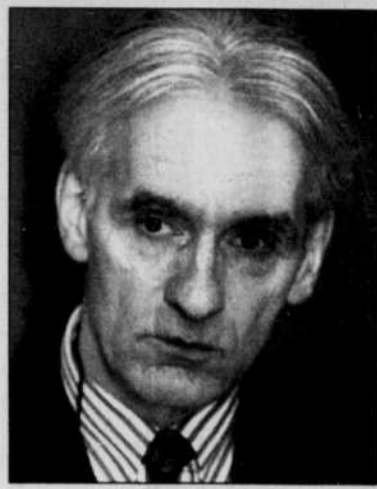
LIVRES

IDÉES

SUITE DE LA PAGE D 1

comment avec l'aide d'un maître incontestable en la personne de Jacques Tardif. Curieusement, cet album est dédié aux «virés, aux lourds, aux éjectés, aux dégraissés, aux restructurés, aux fusionnés, aux mondialisés, bref à tous ceux qui se retrouvent sur le carreau». Vendredi, c'est au tour de l'historien Gérard Bouchard d'esquisser certaines solutions dans sa conférence intitulée «Pour mieux comprendre la nation québécoise: ce qu'enseigne la comparaison». À l'occasion du lancement de son plus récent ouvrage chez Boréal, *Nature et cultures du nouveau monde*, il sera possible de mieux comprendre pourquoi, depuis la fin du XVIII^e siècle, toutes les nations d'Occident, le Québec y compris, se sont chacune employées à se doter d'un imaginaire qui leur procure un sentiment d'identité, une vision de leur avenir et une représentation de leurs origines. Une rencontre pour mettre à l'épreuve les fausses spécialités, les distorsions et les contradictions. Comme le pose Bouchard dans son *Dialogue sur les pays neufs*, voilà une autre façon de comprendre comment il est désormais possible de réconcilier le concept de nation avec nos nouvelles sociétés pluriethniques.

Pour amorcer la fin de semaine, un débat entre la ministre québécoise des Relations internationales, Louise Beaudoin, et l'homme politique français (RPR) et récent candidat à la mairie de Paris, Philippe Séguin, se tiendra à propos des relations France-Québec dans un monde écrasé par le poids de la mondialisation. Le français peut-il encore demeurer une langue vivante? Est-il encore temps de protéger ce qui subsiste de nos cultures? C'est en adoptant une position franche et sans concession qu'il convient de faire face aux nouveaux défis auxquels sont confrontés ces deux pays. Un pari des plus prometteurs qu'essaiera de relever le couple politique.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Gérard Bouchard

En soirée de samedi, il aurait été impossible de choisir une autre personne qu'un écrivain pour clore l'événement. En l'occurrence, les organisateurs ont opté pour le romancier français et invité d'honneur Claude Duneton, qui terminera sur un exposé dont le titre renvoie à son plus récent essai, *La Mort du français*. Alors que la langue française est assiégée de toutes parts, n'est-elle pas condamnée à disparaître? Cette langue qui a rompu avec ses profondes racines populaires est affaiblie par les erreurs d'apprentissage qu'impose le système scolaire par rapport à l'anglo-américain. Le constat de cet historien de la langue française pourrait-il se révéler aussi menaçant qu'il le dit? Réponse lors de l'exposé.

Ce n'est là qu'un aperçu de ce qu'on pourra découvrir au cours de cette série de rencontres qui s'annoncent des plus prometteuses et qui viennent donner à une rencontre commerciale son poids de réflexion et de nourriture pour l'esprit. Bien sûr, il y aura beaucoup à lire au Salon international du livre de Québec. Mais il y aura aussi beaucoup à penser.

BONHEUR

Quand on lui demande ce qu'elle pense de la littérature actuelle d'ici, Claire Martin se rembrunit

SUITE DE LA PAGE D 1

«J'ai eu tellement de plaisir à ces petits textes! Je crois que j'avais repris mon souffle après un quart de siècle. J'espère maintenant en avoir pour jusqu'à cent ans au moins!»

L'Amour impuni, lui, est un roman sur le thème que l'on devine, et plus précisément sur la naissance d'un amour tout neuf, le premier peut-être, entre le narrateur, un homme qui peut avoir 35 ou 40 ans, et un garçon d'à peu près 20.

«C'est sûrement le premier vrai émoi de mon narrateur. Si on connaît peu son passé amoureux, c'est qu'il n'en a pas eu beaucoup! Il a été un peu terrifié par cet éloignement qu'il éprouvait à l'égard des femmes. Il a eu de vraies aventures avec quelques-unes — ce n'était pas un impuissant — mais ça ne lui plaisait pas. Je connais beaucoup d'homosexuels qui ont essayé, comme ils disent, et qui n'ont pas aimé.

Alors, quand il rencontre le jeune homme, Philippe, il résiste. Il a peur. Vous savez, il y a sans doute une crainte, dans ce genre d'aventures, pour le plus âgé des deux, d'être accusé de tentative de séduction, par exemple. Alors que, dans ce cas-ci, il n'y a qu'un danger d'incompréhension, qui disparaît très vite, car c'est le plus jeune qui fait les avances.»

Des gens heureux

Situation inédite dans l'œuvre de Claire Martin: cet homme mûr, sans être à proprement parler un fils de famille, est très attaché aux siens, à ses parents et à sa sœur. «Oui, il a eu cette chance inouïe d'avoir une mère adorable et un père compréhensif qui lui disent: si on ne te comprenait pas, on ne t'aimerait pas. Pour moi, c'était une expérience toute nouvelle.»

Lentourage, si l'on peut dire, est un gant de velours qui ne dissimule aucune main de fer. Son père le rassure: qu'il n'y ait pas de petits-enfants pour perpétuer son nom ne l'attriste pas. Et le médecin de la famille — la mère souffre du cœur — a tout de suite deviné de quoi il s'agissait.

«Vous savez, c'est le livre du bonheur. Le médecin est bon, tout comme

les parents; alors, c'est l'amour jusqu'à la fin des temps!»

Et puisque tout est beau et bon, la romancière espiègle expédie les deux amoureux, pour leur première escapade intime, en ce haut lieu du tourisme matrimonial: les chutes du Niagara! Claire Martin en rit de bon cœur. «Quand l'idée m'est venue, j'ai téléphoné à ma sœur pour lui dire. Elle a trouvé ça chouette!»

L'Amour impuni, manifestement, n'est pas un roman sur les «problèmes» des couples homosexuels.

«Pas du tout. J'avais depuis quelque temps une histoire comme celle-ci dans mes notes. Et puis, chaque fois que je m'y mettais, c'était ironique ou ça tournait mal: le narrateur se travestissait, etc. Or je me disais que ce n'était pas la bonne façon d'écrire ce livre. Est-ce un sort que j'ai eu? J'ai trop connu de garçons malheureux, qui n'ont eu que des amours éphémères. Un de nos amis, par exemple, était très amoureux d'un garçon qui le volait et le trompait avec tout un chacun. C'était effroyable.»

Et Claire Martin n'a pas non plus tenter de psychologiser l'homosexualité. Ses deux amoureux font connaissance par hasard, ils se plaisent, ils s'aiment, voilà tout.

«En effet, j'ai fui toute explication de l'homosexualité. On dit souvent qu'elle peut être due à un père absent. Or celui de mon narrateur est là, tout près. Et sa mère est aimante sans être possessive ni castratrice. Il me semble qu'il y a tant de lieux communs sur cette question! Je serais plutôt portée à penser qu'on naît homosexuel et qu'il n'y a donc rien à y faire. Et quand on essaie de trop en faire, ça tourne toujours mal. Rappelez-vous le conseil des confesseurs d'autrefois: mariez-vous, mon fils, disaient-ils. Et alors, ça se passait plutôt mal, merci.»

Le jeune Philippe est un garçon bien sous tous rapports: poli, délicat, sensible... On espère qu'il existe de très nombreux garçons comme lui — tous goûts sexuels confondus! Claire Martin pouffe de rire: «Je vous avoue que je n'en ai pas



connu!» Mais pourquoi se priver du plaisir d'en inventer un?

Cet amour naissant, le narrateur ressent le besoin de l'écrire dans un carnet, comme pour lui donner une vérité supplémentaire. «[...] et une sorte de longévité, si je puis dire. Une fois que c'est écrit, on peut le relire n'importe quand. Et se le remémorer.»

Un roman sur la naissance d'un amour tout neuf

Quant au jeune homme, il ressemble à certains autres, croisés dans les livres précédents de Claire Martin et dont elle disait ceci en 1984: «Je m'aperçois que ceux de mes personnages qui sont encore jeunes tendent déjà vers l'amour apaisé. Ils ne mélangent pas l'aventure avec le durable.»

«Je n'y avais pas pensé à propos de Philippe, mais ce doit être assez naturel chez moi. Je pense qu'un amour survit s'il va tranquillement vers l'apaisement. On ne vit pas vieux dans la tourmente de la passion continue: c'est, étymologiquement, la consommation.»

Une certaine distance

Le temps aidant, les rapports de Claire Martin avec un certain milieu littéraire québécois se sont-ils apaisés, eux? Quand on lui demande ce

qu'elle pense de la littérature actuelle d'ici, elle se rembrunit.

«Écoutez, je n'aime pas porter de jugements. J'avais perdu le contact pendant mon séjour en France. Et puis se faire des amis de lecture, cela prend du temps et une certaine fidélité. Cette rupture complète pendant de nombreuses années, je ne m'en suis pas encore remise. Je lis peu de jeunes écrivains et n'en ai pas trouvé qui me correspondent.

Il y a un écrivain que je me suis mis à aimer récemment: c'est Forge Semprun. C'est, si vous voulez, un écrivain de mon temps, qui a connu les séquelles de 1914, la guerre de 1939 et ses abominations, la guerre d'Algérie. Semprun a fait la guerre d'Espagne, connu les camps: il était prédestiné à passer au travers. J'admire cette force, cette santé.»

Ces qualités, on les devine chez Claire Martin et chez certains de ses personnages: un appétit de vivre, une capacité de résister aux assauts de la vie.

«Et d'en rire! Je me suis rendu compte assez jeune que les tyrans étaient ridicules. Quand un homme en colère dit des sottises, même un jeune enfant va se rendre compte qu'il déraile. Je pense aussi à certaines bonnes sœurs que j'ai entendues dire des sottises plus grosses qu'elles... C'est une facette de mon caractère. Même pour les choses qui me font très mal, je me dis que ce n'est pas ça, la vraie vie, que ça va passer et qu'après, il va y avoir mieux. Mais il faut savoir attendre, avoir la patience de trouver le contraire de ce qu'on a eu.»

On rendra un hommage double à Claire Martin pour l'ensemble de son œuvre, le 12 avril prochain, lors de la première journée du Salon du livre de Québec: l'hommage viendra de l'Académie des lettres du Québec, puis du ministère de la Culture et des Communications et de la SO-DEC. Mais le seul hommage qui compte viendra sans doute de ses lecteurs, fidèles.

L'AMOUR IMPUNI

Claire Martin
L'Instant même
Québec, 2000, 146 pages

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS du 30 mars au 5 avril 2000

1 ROMAN	Et si c'était vrai...	9 Marc Lévy	R. Laffont
2 ESSAI Q.	Les oiseaux de malheur	3 André Pratte	VLB éd.
3 ROMAN	Double reflet	3 Danielle Steel	Pr. de la Cité
4 PSYCHO.	La guérison du cœur	10 Guy Corneau	L'Homme
5 ROMAN Q.	Le cri des oiseaux fous	2 Dany Lefebvre	Lancôt éd.
6 ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	3 Marcel Tessier	L'Homme
7 PSYCHO.	La synergologie ou le corps dans tous ses états	4 Philippe Turchet	T.F.Com éd.
8 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	57 Dalei-Lama	R. Laffont
9 SPIRITU.	Le Vatican mis à nu	8 Collectif	R. Laffont
10 POLAR	La ville de glace ♥	6 John Farrow	Grasset
11 JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	16 J.-K. Rowling	Gallimard
12 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	8 Dai Sijie	Gallimard
13 ROMAN	Mon cœur, tu penses à quoi? À rien...	3 Nicole de Buron	Pion
14 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	26 P. J. D'Adamo	du Roseau
15 CUISINE	Saveurs du Québec ♥	50 Collectif	Stromboli
16 HORREUR	Hannibal ♥	11 Thomas Harris	Albin Michel
17 HISTOIRE	100 ans d'actualités - La Presse	17 Collectif	La Presse
18 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	31 Henriette Major	Fides
19 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	159 Neale D. Walsh	Ariane
20 ESSAI Q.	Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France	7 André Lachance	Libre Express
21 PSYCHO.	À chacun sa mission	20 Monbourquette	Novalis
22 ESSAI Q.	La simplicité volontaire	53 Serge Mongeau	Écosociété
23 PSYCHO.	Les manipulateurs parmi nous ♥	127 I. Nazare-Aga	L'Homme
24 JEUNESSE	Quand les grands jouaient à la guerre ♥	7 Iléna F. Gruda	Actes Sud
25 NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	24 Collectif	Inat. de cardiologie
26 ESSAI Q.	Et si le Québec c'était la fierté ?	1 Y. Lamontagne	Guy Saint-Jean
27 SPORT	Le dernier saut de l'ange	3 Sylvain-C. Filon	Libre Express
28 NUTRITION	Recettes et menus santé, tome 2	10 M. Montignac	Truarter
29 B.D.	Blake & Mortimer n°14 - La machination Voronov	7 Sente & Julliard	Blake & Mortimer
30 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	29 A.-M. McDonald	Flemmarion Q.
31 SPIRITU.	L'amitié avec Dieu	3 Neale D. Walsh	Ariane
32 PSYCHO.	Grandir : aimer, perdre et grandir	315 Monbourquette	Novalis
33 GUIDE	Gîtes du passant au Québec 2000	7 Collectif	Ulysse
34 ROMAN Q.	Quadra, tome 1 - Le robin des rues	2 Jean-C. Boulit	du Vermillon
35 ROMAN Q.	Maître Eckhart ♥	5 Jean Bédard	Stock
36 ROMAN	Geisha ♥	61 A. Golden	Lattès
37 ROMAN Q.	Borderline	1 M.-S. Labrèche	Boréal
38 PHILOSO.	Théorie du corps amoureux	3 Michel Onfray	Grasset
39 ROMAN Q.	Carnets de naufrage ♥	6 G. Vigneault	Boréal
40 ROMAN	Nord perdu	19 Nancy Huston	Laméc Acte Sud

Livres -format poche

1 PSYCHO.	Le harcèlement moral	8 M.-F. Hirigoyen	Pocket
2 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes	10 Gaëtan Soucy	Boréal Compact
3 ROMAN	Comment voyager avec un saumon	8 Umberto Eco	LGF
4 ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	8 Helen Fielding	J'ai lu
5 COMMUNI.	Propagande, médias et démocratie	3 Chomsky & Al	Écosociété

♥ : Coups de cœur RB ; 1^{er} semaine sur notre liste

NUMÉRIQUE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

LANCEMENTS



Simone Bussières
L'enfant de l'aube
160 pages — 12,50 \$

Le jeudi 13 avril 2000
De 19 h 30 à 21 h 30
GUÉRIN



Éditions préparées, présentées et annotées par Aurélien Boivin
Maria Chapdelaine
272 pages — 7,95 \$

Récits sportifs
416 pages — 12,95 \$

Contes de Jos Violon
160 pages — 8,35 \$

Le vendredi 14 avril 2000
De 17 h à 19 h
GUÉRIN



Lionel Meney
Dictionnaire québécois français
1920 pages — 60 \$

Le samedi 15 avril 2000
De 17 h à 19 h
GUÉRIN

Le groupe Guérin
vous attend au Salon du livre aux kiosques nos 218-219-220

SÉANCES DE SIGNATURES

Pierre Vachon
Emma Albani
Collection biographique CÉLÉBRITÉS

Cornelius G. Bulik
D^r Réjean Daigneault
Encore jeune à 100 ans
Le samedi 15 avril 2000
De 13 h 30 à 15 h 30 — GUÉRIN

Mireille Barrière
Calixa Lavallée
Collection biographique CÉLÉBRITÉS

Reynald Lehoullier
Louer ou acheter une auto?
Le samedi 15 avril 2000
De 16 h 30 à 18 h 30 — GUÉRIN

Le jeudi 13 avril 2000
De 19 h à 21 h — LIDEC

Carmen Dallaire
Les chambres sans fenêtres
Le vendredi 14 avril 2000
De 16 h à 18 h — MAGBEC

Lionel Meney
Dictionnaire québécois français
Le samedi 15 avril 2000
À 19 h 15 — GUÉRIN

Aurélien Boivin rencontre le public
Maria Chapdelaine
Récits sportifs
Contes de Jos Violon
Le vendredi 14 avril 2000
À 19 h 15 — GUÉRIN

SIÈGE SOCIAL

4501, RUE DROLET, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 2G2 CANADA
TÉLÉPHONE: (514) 842-3481 — TÉLÉCOPIEUR: (514) 842-4923

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Miroirs brisés

Une dérive qui mêle naïveté, rage et cynisme

BORDERLINE

Marie-Sissi Labrèche
Boréal
Montréal, 2000, 162 pagesET LES MOUETTES
TOURNOIENT
OBSTINÉMENT AU-DESSUS
DE NOS TÊTESMario Cyr
Les Intouchables
Montréal, 2000, 120 pages

Il y a eu de nombreux, dans notre littérature, les personnages de femmes fortes entourées de fils et de maris falots. Ce furent d'abord des saintes, auréolées de courage et d'abnégation. Puis, chez Anne Hébert, chez Marie-Claire Blais, chez Michel Tremblay notamment, elles ont acquis quelques défauts bien humains: elles sont devenues émouvantes.

Marie-Sissi Labrèche a-t-elle connu le grand-mère de son roman — on dit qu'il s'y trouve des éléments autobiographiques — ou l'a-t-elle inventée? Celle-ci, en tous cas, est de la même lignée que la Catherine du *Torrent* et l'Antoinette d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Bâtie comme elles pour durer un siècle, elle se venge de son passé de femme humiliée et de mère endeuillée en rendant folles les femmes des générations qui la suivent.

Elle est le chef d'une famille qui n'en est pas tout à fait une, d'une maisonnée sans hommes, où elle règne sans partage sur sa fille et sa petite-fille, la narratrice du récit. Le père n'a jamais été là — la fillette l'a aperçu une seule fois dans la rue —, la mère est une morte-vivante qui sera déclarée folle puis internée. Reste donc, pour s'occuper de l'enfant, une grand-mère, bien contente d'être veuve, qui aurait perdu jadis deux enfants en bas âge. La vieille dame ne sait dire que des «niaiseries» mais qui s'impriment à jamais dans les mémoires: le monde est mauvais, il faut donc avoir peur de tout et de tous, et surtout se tenir loin des hommes, ces porcs irrespon-

sables qui veulent tous la même chose sale des femmes.

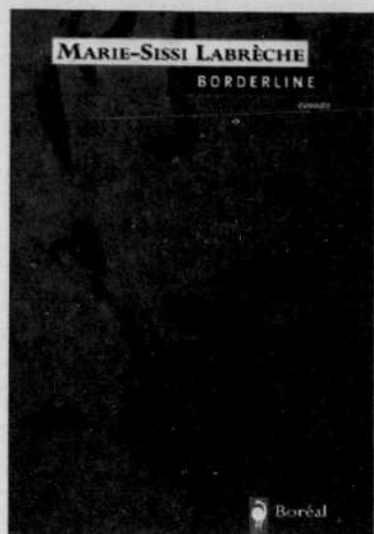
Cette condamnation de la vie, ce double virus de la peur et de la honte de soi déclaré dans le prologue du roman, elle réussit à inoculer à sa petite-fille qui va passer toute sa jeunesse à tenter de s'en guérir.

L'image de soi

Borderline devient alors l'histoire en pièces détachées de la dérive de cette jeune femme, dans un milieu populaire de Montréal. Elle est belle, douée, intelligente. Elle est hyperactive et son imagination est un peu vive. Comme elle n'a pas été aimée, elle se hait. Son image de soi, sordide, honteuse, lui a été dessinée très tôt par son entourage. Sa grand-mère la couvre d'insultes et de reproches. Ses camarades se moquent de son nom et prénom — qui sont ceux-là mêmes de la romancière. Sissi raconte cela et d'autres épisodes de son enfance, de même que sa vie actuelle de jeune femme de 23 ans. Elle s'est jetée tôt dans les bras de tous les hommes qu'elle rencontrait sans trop savoir pourquoi. L'alcool aidant, elle essaie d'être leur Cendrillon, jusqu'à ce que le dégoût l'emporte et qu'elle les quitte avec des envies de mutilations qui lui tournoient dans la tête.

Il y a pourtant longtemps qu'elle a cessé de croire au prince charmant. Sissi serait plutôt une Alice aux pays des horreurs qui rêve de briser les miroirs au lieu de les traverser, de défigurer sa propre image avant de la refaire.

Le début de *Borderline* est d'une lecture assez rébarbative. S'agissait-il de répercuter sur son vocabulaire la pauvreté du milieu de Sissi, ainsi que la monotonie de son existence, ou de suggérer qu'elle souffre de ce complexe de répétition qu'on appelle la palilalie? Dix fois, vingt fois, elle s'accroche à un mot ou une expression et le répète de proche en proche: «Le silence. Le silence comme d'habitude. Le silence comme chez moi. Le silence comme celui de ma mère...» Quel que soit l'effet recherché, le lecteur, lui, verra là un tic, agaçant à la lecture. Il se mettra même à guetter la prochaine répétition — qui ne tarde-



ra pas. Heureusement, ces «épisodes» s'espacent à partir du milieu du livre.

Quant au ton, c'est celui d'une voix intérieure troublée qui mêle assez efficacement sacres et mots enfantins, où se conjuguent la naïveté, la rage et le cynisme de Sissi. C'est ainsi qu'elle arrive à crier son mal en se permettant à l'occasion de se moquer d'elle-même.

Il y a dans ce roman un double réseau de références: celui de Sissi, où dominent les titres d'émissions de télé et de chansons populaires; et celui, plus intertextuel, de la romancière, des citations en épigraphe de Régis Ducharme, de Marguerite Duras, de Howard Buteau, où il est question de l'enfance blessée. Sissi souffrirait ainsi d'un trouble de la personnalité qui se manifeste notamment par la peur du rejet, l'instabilité d'humeur, l'impulsivité. Un cas clinique, donc. Et, pour les lecteurs, un personnage cohérent à travers son désordre.

Une histoire d'horreur

Je n'ai pas lu le premier roman de Mario Cyr, *L'éternité est-elle un long rêve cochon?* (De Mortagne, 1997), dont le titre est aussi accrocheur — ou racoleur — que la couverture de celui-ci. Mais ce slip féminin soigneusement épinglé fait un peu coquin et n'a donc rien à voir avec l'his-

toire d'horreur que raconte *Et les mouettes...*

Cyr fait parler une jeune fille un peu plus jeune que celle de *Borderline* et qui a connu pire. Violée par son oncle puis par son père — on pratique le droit de cuissage dans la famille —, elle est ensuite forcée par ses parents de se prostituer.

Le sordide triomphe dans *Et les mouettes...* Jour et soir, pendant que les parents regardent la télé — chacun a ses émissions préférées et donc son propre téléviseur —, l'enfant assure la subsistance de la famille. Entre deux clients, elle s'évade dans la lecture. Puis, elle réussit à s'évader vraiment. Enfin libre et seule, elle sillonne la ville qu'elle va trouver aussi sinistre, en tous points semblable à ce qu'elle en a vu à la télé.

On voit bien les intentions louables de Mario Cyr qui a voulu montrer la réalité des enfants exploités — la jeune narratrice fera d'ailleurs allusion à ceux de certains pays du Tiers-Monde. Mais il prête à sa jeune héroïne une façon de voir les choses et d'en parler qui ne semble pas être de son propre chef. Celle-ci n'est pas sottise et peut avoir des idées, voire un idéal. Et passe encore que la ville lui apparaisse comme une vaste fourmilière où l'on s'agit sans autre but que de faire de l'argent, où les hommes sont tous des obsédés sexuels. Devrait-elle pour autant être d'humeur à chercher la «vérité» de la ville ou celle, autrement vertigineuse, qui lui dévoilerait le sens de la vie et de la mort? Dévoilons-en un: selon une vieille dame à l'agonie, la mort est «une longue insomnie qui vous arrache au sommeil de la vie». Pourquoi pas.

Parmi cette hauteur de vues et une certaine propension à l'abstraction, la jeune femme, qui a aussi des sentiments et des désirs, va connaître l'amour et, avec lui, la joie. Le bonheur, cette illusion, se dérobera toujours. Une escapade, même brève, avec un bel amant borgne, ce n'est pas si mal quand on a eu une enfance aussi affreuse que la sienne.

Cette jeune fille est décidément attachante quand son petit univers n'est pas envahi par des considérations métaphysiques ou sociologiques.

rchartrand@videotron.ca

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une enfance
sous le régime communiste

TOUS LES JOURS

Eva Almassy
Gallimard
Paris, 1999, 258 pages

NAÏM KATTAN

Ce roman est dédié à la mémoire. Née en Hongrie après la Deuxième Guerre mondiale, Eva Almassy évoque l'histoire de deux sœurs, Ida et Lidia, dans la République dite démocratique. Les deux jeunes filles sont inséparables, davantage en raison de leurs différences que de leurs ressemblances, et incarnent les deux faces d'une même réalité, dure, au seuil de l'insoutenable.

L'auteure adopte un ton qui se veut espionné par ses mots d'esprit, mais on comprend rapidement qu'il s'agit là d'une volonté de repousser une réalité insupportable et de se ménager, par le rêve et l'humour, un espace de survie.

L'avenir des deux sœurs est on ne peut plus incertain. Les conditions sociales, économiques et, surtout, politiques bloquent toutes les issues. Ida et Lidia font des études, se résignent à des petits emplois, vivent à l'étroit avec des garçons qui sont présents davantage par commodité qu'à titre de compagnons de vie. L'amour n'est même pas un rêve, à peine une chanson.

Le récit s'ouvre sur la mort du père. Pour rompre avec le passé, les deux jeunes filles décident de brûler tous les papiers de cet homme, car «personne ne saura jamais ce qui avait brûlé dans le feu». Mais elles comprennent que le passé rattrape toujours les vivants, empruntant des détours inattendus.

Ida et Lidia ont une sœur aînée, Gabi, née avant que leur père ne soit appelé par l'armée hongroise sur le front russe, pour se battre aux côtés

des Allemands. Mariée à un Américain, Gabi vit aux États-Unis et attend un bébé. Dès lors, l'Amérique n'apparaît plus aux jeunes sœurs comme une terre lointaine. L'une d'elles tente sa chance, demande un passeport qui lui est refusé. Ainsi, cette Amérique pourtant proche demeure inaccessible. Les deux filles sont acculées à un présent stagnant, étouffant, et ne parviennent pas à se libérer du passé de leurs parents car, en plus de sa dureté, ce passé n'a rien de héroïque, puisque leur père fut contraint de participer à la guerre dans le mauvais camp.

Un Américain, ami de Gabi, en visite à Budapest, remet aux jeunes sœurs un carnet, journal de leurs parents écrit pendant la guerre. Les deux jeunes gens n'étaient mariés que depuis trois semaines, quand le mari fut envoyé au front. L'auteure précise qu'un tel journal fut réellement tenu par ses parents. Le père fait état de l'horreur d'un combat qu'il n'a pas choisi et la mère se plaint de ne pas avoir de ses nouvelles, de ne pas savoir s'il est encore en vie. Tous deux disent leur grand amour et on comprend qu'Almassy ait envie de publier ce document, né de leur amour.

Dans *Tous les jours*, le quotidien ne s'intègre à la conscience que par le retour à un passé autre et à un avenir projeté dans un ailleurs, une Amérique mythique. Le temps est rompu et l'auteure n'évoque le présent qu'en prenant ses distances avec la chronologie. Le passé est sombre, le présent difficile et l'avenir incertain. Reste la volonté de dire «tous les jours» dans une liberté, une vivacité qui font un contrepoint à l'absence, à la mort qui rôde. Chacun des jours qui passent devient alors une affirmation forcenée de la vie.



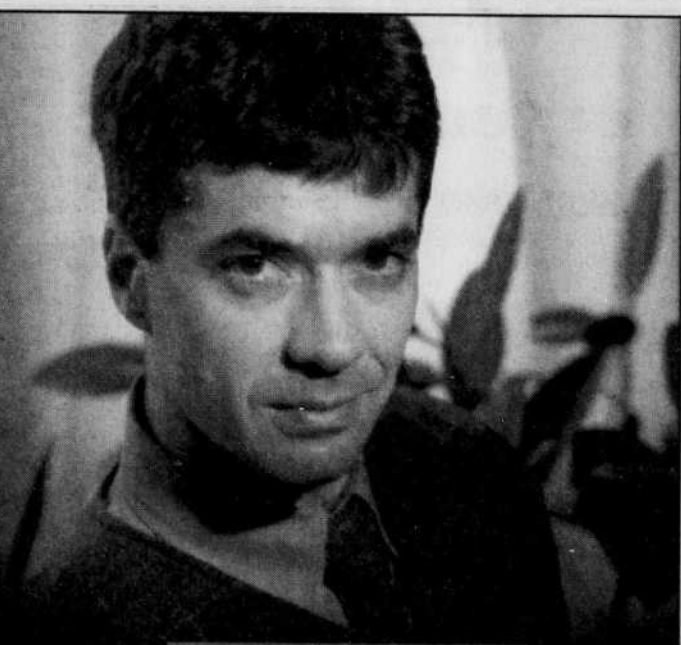
Robert Chartrand

en toute COMPLICITÉ

des libraires qui lisent, écoutent, conseillent!
eh oui, ça existe encore...LIBRAIRIE
PANTOUTELibrairie indépendante agréée
1100, rue Saint-Jean, Québec (Qc) G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748 Téléc.: (418) 694-0209
librairie@librairiepantoute.qc.cavisitez notre librairie agrandie
et bouquinez sur notre site Web

www.librairiepantoute.qc.ca

MATHIEU-ROBERT SAUVÉ

L'éthique
et
le fricessai
24,95 \$Un regard critique, solidement
documenté, sur la procréation
médicalement assistée, la génétique,
l'expérimentation sur des sujets
humains, l'euthanasie et
le suicide assisté.

vlb éditeur

www.edvllb.com

La passion de la littérature

CHRISTIANE
FRENETTEÉcrit dans une
langue magnifique,
tendu d'un mystère
qui ne se résoudra
qu'aux dernières lignes,
ce deuxième roman de
Christiane Frenette
est une expérience
aussi troublante
qu'inoubliable.

Marie-Claude Fortin, Voir



LA NUIT ENTIÈRE

Roman, 192 pages • 20,95 \$

Signature au
Salon du livre de Québec :jeudi 13 avril de 19 h à 20 h
samedi 15 de 13 h à 14 h
dimanche 16 de 15 h à 16 hBoréal
Qui m'aime me lit

www.editionsboreal.qc.ca



STAND n° 113

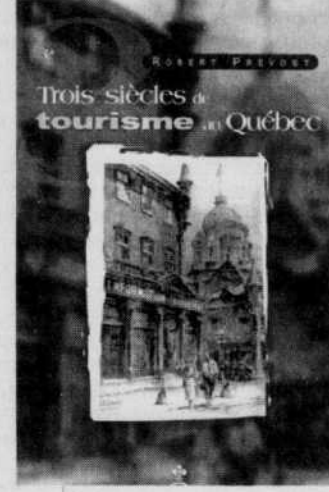
LES
EFFETS
PERVERSmartin
gagnonUn roman noir étonnant,
outrancier, imprévisible
qui secoue nos bonnes
consciences, questionne
nos libertés individuelles
et critique le psychologisme
à la mode.

Des nouveautés au Septentrion



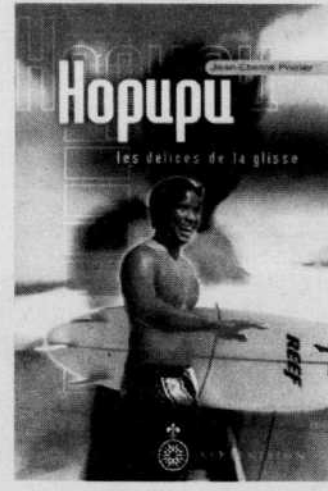
L'expertise en écritures et en signatures
André Münch
234 pages, illustré, 34,95 \$

La mémoire heureuse
Monique Boucher-Matte
128 pages, 15,00 \$



Trois siècles de tourisme au Québec
Robert Prévost
366 pages, illustré, 29,95 \$

Hopupu Les délices de la glisse
Jean-Étienne Poirier
186 pages, illustré, 19,95 \$



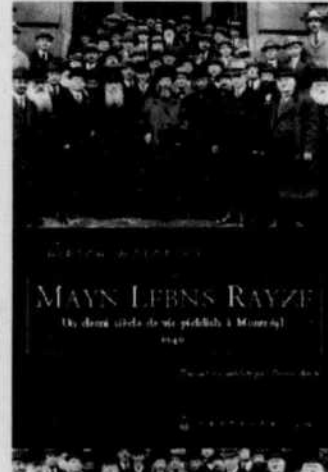
Deux voyages sur le Saint-Maurice
Napoléon Caron
312 pages, illustré, 27,95 \$

Le cimetière juif de Québec
Beth Israël Ohev Sholom
Guy W.-Richard
174 pages, illustré, 19,95 \$



Juifs et Canadiens français dans la société québécoise
Sous la direction de Pierre Anctil, Ira Robinson et Gérard Bouchard
200 pages, 24,95 \$

Mayn Lebns Rayze Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal
Hirsch Wolofsky, traduit du yiddish par Pierre Anctil
402 pages, illustré, 29,95 \$



Venez rencontrer nos auteurs aux kiosques 191-192
Pierre Anctil, Georges Aubin, Monique Boucher-Matte, Laurent Dubé, Gilles Gallichan, Gaston Deschênes, Jacques Lacoursière, André Münch, Jean-Étienne Poirier, Guy Richard, Marjolaine Saint-Pierre

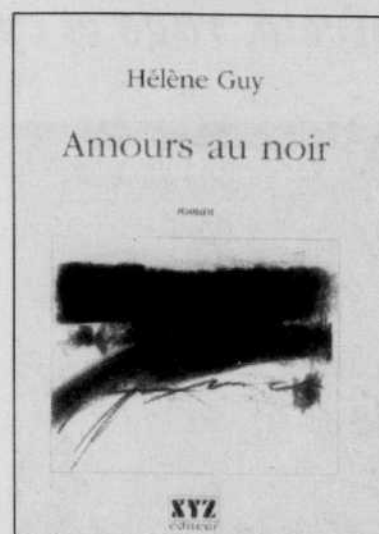


LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'accessoire des amours retorses

AMOURS AU NOIR
Hélène Guy
Éditions XYZ,
collection «Romanichels»
Montréal, 1999, 198 pages



ÉRIC SABOURIN
L'irrésistible pouvoir de séduction de la bisexuelle Rachel, la figure de proue du roman *Amours au noir* d'Hélène Guy, dérangera beaucoup de lecteurs: une fois le magnétisme et les tares de cette belle créature révélés, on apprend cependant à maudire l'infidélité découlant d'une incapacité d'engagement.

Que sont ces séductions qui sifflent sur nos têtes? Elles sont semblables aux flèches qu'Eros décoche dans la grande chevauchée des femmes chasseresses et des hommes amoureux, cette guerre troyenne pour la belle Hélène (ici Rachel), bataille remplie d'illusions de bonheur terrestre et de serpents anathèmes. Transpercé d'innombrables flèches amoureuses, l'être bisexuel s'élance vers l'un et délaisse l'autre: il se porte partout et ne se pose nulle part.

Les êtres à voile et à vapeur qui voguent, comme Rachel, dans nos eaux tranquilles ont souvent à leur avantage non seulement ce charme fou qu'ils déploient comme un chaleureux rayon de soleil éblouissant mais aussi le visage de la beauté idéale et sensuelle. Rachel est donc une séductrice honnie par tous ceux et celles racontant ici le récit de leur conquête *a posteriori* alors qu'ils soignent leurs blessures au cœur. Cela fait une belle écriture torturée, peut-être trop homogène, où chacun se lamente de n'avoir été qu'un accessoire à la volupté de Rachel. Par leurs récits cumulés, ces femmes et ces hommes conquis nous font pourtant envier la libido phénoménale de Rachel, surtout que la sensualité la plus envoûtante, les plus belles scènes du roman ont cours lorsque deux femmes s'abandonnent l'une à l'autre. L'agacement envers l'obsession érotique survient lorsque les hommes apparaissent.

cas d'exemple, devient vite désolant. Malgré de fort belles scènes érotiques qui font rêver, Rachel brise tous les cœurs: d'abord, celui de Marie-Jo, le personnage le plus cohérent du roman mais qui chancelle inégalement à la toute fin de l'œuvre. Rachel est censée l'aimer, mais Marie-Jo est vite répudiée pour Maude, à son tour éloignée lorsque Rachel conquiert Jeanne. Rachel avait déjà connu (au sens biblique!) le fils de Jeanne, Francis, dont le demi-frère, le vigoureux Charles, prochaine victime, viendra souvent se repaître au même pré-verdoyant. Gloutonne, Rachel séduira encore, au passage, Philippe, de loin le personnage le plus sage en paroles mais dont la faiblesse sensuelle l'empêchera de se tenir stoïque devant la grande Diane chasseresse surtout coupable d'avoir achevé par son indifférence la frêle Célyne. Comble de la caricature, Rachel, rejetée après en avoir redemandé de Jeanne, se retrouve seule en bout de piste: capable de toutes les feintes pour un clin d'œil triomphal, Rachel se compose alors tout un scénario *d'ars moriendi* pour rappeler, à son chevet de fausse mourante, la belle Marie-Jo. La prise de vue finale de Rachel nous la montre s'appuyant sur Victor!

Si ce roman comporte de fort belles pages de sensualité, il demeure inconstant et inégal, comme la psychologie de certains personnages. Charles a une mentalité de harceleur sexuel qui se métamorphose tout à coup en chiot blessé. L'attendrissement qu'on devrait avoir pour le destin tragique de Célyne, une suicidaire pathétique, ne résiste pas à un exa-

men minutieux de la teneur du personnage, qui n'a ni ressort ni instinct de préservation.
D'autres personnages masochistes ne sont, eux aussi, que des épaves dérivant sur la mer sensuelle des déchirements et des réconciliations que la bisexuelle Rachel commande comme son pain quotidien. Les scènes d'affection sont belles, mais les personnages les plus méritoires s'effacent comme des nefs abimées au fond des profondes fosses abyssales que sont les quêtes intérieures de l'essence de soi ou de la connaissance de l'autre, et cela, dès qu'ils font face à Rachel, résolument l'écueil et le récif de tous ces naufragés. Enfin, potentiel inexploité, Francis, le fils de Jeanne, cette espèce d'écorchée vive, est un figurant amoué au sein du récit.

Hélène Guy fait preuve jusqu'aux deux tiers de son roman d'une écriture romanesque touchante, poétique, souvent fantasmagorique. On y trouve aussi le réalisme désolant d'un portrait peinant de la bisexualité. L'esclavage de l'insatiable séduction bisexuelle exige-t-il toujours de la nouvelle chair fraîche à immoler lors des vigoureux ébats amoureux et sacrificiels? Ceux qui entrent de plain-pied dans ce jeu de conquête et de fuite, peut-être propre à la bisexualité, accepteraient donc de souffrir, de pardonner à répétition et de donner toujours une dernière chance à leur amour qui n'est qu'un papillon ivre de toutes les fleurs sur lesquelles il choisit de se poser. Ce serait à l'accessoire souffrance des amours retorses qui dévastent le cœur et offrent à la mélancolie un règne et un empire.

SOCIÉTÉ

Prévenir au lieu de guérir

LE SUICIDE - COMMENT PRÉVENIR, COMMENT INTERVENIR
Monique Séguin et Philippe Huon
Les Éditions Logiques
Montréal, 1999, 192 pages

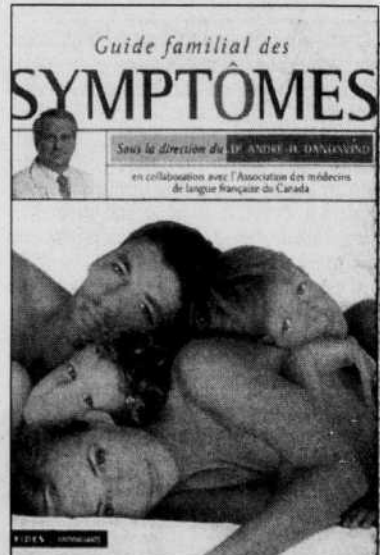
dans la région de Colmar auprès de jeunes suicidaires.

Il s'agit d'un guide avant tout pratique, à la portée de tous, qui tente de faire la lumière sur un phénomène complexe et de cerner les dimensions humaines du suicide. Le collectif y aborde plusieurs sujets de différents ordres. Quels sont les préjugés associés au suicide? Qu'est-ce que la crise suicidaire? A quoi reconnaît-on les signes précurseurs au suicide? Comment prévenir et inter-

GUIDE FAMILIAL DES SYMPTÔMES
Sous la direction du Dr André-H. Dandavino
Fides, Éditions Santé
Montréal, 1999, 668 pages

venir auprès des jeunes suicidaires? Quelles sont les réactions de l'entourage après le suicide d'un proche?

Cet ouvrage s'adresse à tous, éducateurs, travailleurs sociaux, parents ou amis, afin de les aider à intervenir auprès d'une personne en crise. Les explications sont claires, les conseils pertinents. C'est en étant présent, en écoutant, en créant un lien authentique et honnête que nous transmettrons l'espoir à la personne suicidaire, affirme ce collectif.



Un livre pratique
Le Guide familial des symptômes, rédigé par des médecins québécois sous la direction du Dr André-H. Dandavino, en collaboration avec l'Association des médecins de langue française du Canada, se veut aussi un livre pratique, facile à lire pour tout le monde.

On y présente, par ordre alphabétique, 125 symptômes de maladies relativement courantes, avec leur description, leurs causes, les remèdes que l'on peut appliquer soi-même et ce qu'il faut faire ou éviter dans certaines situations d'urgence. Outre les conseils de prévention, on indique pour chaque maladie quand on doit aller voir le médecin, ce qui se passera lors de la consultation ainsi que le traitement habituellement prescrit.

Cet ouvrage n'a nullement l'inten-

tion de remplacer la consultation, auprès du médecin de famille quand celle-ci s'impose mais vise à aider le lecteur à interpréter ses symptômes ou ceux d'un membre de sa famille avant de se précipiter à la clinique ou au CLSC pour le moindre petit bobo que l'on peut soigner soi-même.
Le guide se présente comme un petit médecin de poche, facile à consulter grâce à un index détaillé et à l'uniformité de sa présentation. Un livre pratique à garder sous la main.

Bado
Salades du chef
Les Éditions l'Interligne

Caricatures
1995

Mouvements d'Amérique

Bado
«Bado, quand on regarde dans ta loupe, on voit plus loin.»
- Pierre Légaré

Salades du chef

Regroupement des écrivains canadiens-français

DANS LA FORÊT DU MIROIR
Alberto Manguel

«La manière de Pablo Neruda a propos de l'Argentin Julio Cortázar, on peut dire que ne pas lire Alberto Manguel est une maladie grave et invisible qui, avec le temps, peut avoir des conséquences dramatiques. Se priver d'*Une histoire de la lecture* (1998, même éditeur) est le signe d'une lente agonie promise. Aujourd'hui, ne pas accompagner Manguel et l'Alce de Lewis Carroll dans une promenade solitaire et jubilatoire au pays des mots, des musées et des lectures, serait pure folie. Quelque chose comme se déclarer amoureux du cinéma en oubliant le charme, l'intelligence, l'invention des films muets et noir et blanc. Stupide, non?»
M.B. *Sud-Ouest*

ACTES SUD LEMÉAC

LIVRES

LE FEUILLETON

Les secrets de famille...

LE PASSÉ DÉCOMPOSÉ

Hugo Claus
Traduit du néerlandais
par Alain van Crugten
Le Seuil
Paris, 2000, 170 pages

Il y a en ce monde beaucoup de nations déchirées et qui en souffrent. Certaines parce qu'elles ont fait couler le sang parmi les leurs (lors d'une guerre civile), d'autres parce qu'elles ont tout simplement la conscience malheureuse, traînant un passé qui leur fait honte, une lourdeur qui les accable, mais sans bien comprendre d'où elle leur vient et pour quoi elle s'acharne sur elles. La Belgique est de celles-là, et il faudrait sans doute remonter loin le cours de son histoire pour en comprendre les tragiques mécanismes.

Dernièrement, la désormais célèbre affaire du pédophile Marc Dutroux a précipité tout ce que la Belgique pouvait avoir de mauvaise conscience, mais aussi de désir de changement, de transparence. À cause de cette saga impossible et écoeurante de mauvaise foi, elle a eu un sursaut d'indignation, comprenant tout à coup qu'il n'était plus possible de fermer les yeux, de se taire, d'oublier, de passer outre. Quelque chose était pourri dans le royaume, et il fallait en avoir le cœur net (quelle belle expression que celle-là, qui consiste à assainir le cœur, à le débarrasser de ce qui le recouvre, l'empêche d'y voir clair, de respirer, d'aimer... si loin de cette autre: avoir la conscience tranquille...). Beaucoup de Belges ne sont pas tendres envers leur pays, son histoire, son peuple. Et certainement Hugo Claus est-il l'un de ceux-là, bien qu'il ait toujours fait preuve de tolérance, cherchant à com-

prendre ce qui pouvait bien armer les regards de ses compatriotes, lier leur langue, assombrir leur conscience. Armer la littérature pour mieux désarmer les cœurs?...

La Belgique en procès

Né à Bruges en 1929, Hugo Claus (de nombreuses fois proposé pour le Nobel) est considéré par beaucoup comme le grand écrivain belge de son temps. Également peintre à ses heures (il fit partie du groupe Cobra avec Appel et Alechinsky), une vingtaine de ses livres ont été à ce jour publiés en français, dont *Le Chagrin des Belges et Honte* (1987), *L'Empereur noir* (1993) et *La Rumeur* (1997). Bien qu'il ait fui (?) son pays pour se réfugier en Provence, il n'a cependant jamais cessé d'en parler, de le creuser, d'en être obsédé. «*De quoi parler ce soir? Et parler / dans un pays que nous reconnaissons, tolérons, / jamais n'oublions. / Un pays à la genèse singulière, [...] / aux habitants avides jusqu'à leur dernière chute / entre les choux-fleurs. / Ils continuent à se multiplier / dans le paradis qu'ils inventent, / amateurs de bonheur, / tremblants, la bouillie à la bouche. / [...] / Parler des écrits de ce pays, / imprimés perfides pleins / de points d'interrogation sur le papier patient / qui ne cesse de s'effrayer de son histoire / et fuit derrière le voile d'une sténographie. / Parler des tentures bariolées / que l'on referme sur soi-même / mais nous continuons à les entendre, les primates / puants qui se harcèlent dans des chambres [...]*»

Son dernier roman, *Le Passé décomposé*, se présente, du moins en apparence, comme un sombre et scabreux roman policier qui concerne des affaires de meurtres sexuels (Dutroux n'est pas loin...). Un commissaire à la retraite, avare en mots, interroge un suspect qui, lui, ne tarit pas de confidences. Quasi débile depuis qu'enfant il a fait une chute à vélo avec sa mère, ce quadragénaire est impliqué dans une série de meurtres sordides dont il fait reposer la faute sur ceux qu'il appelle les «instruits», notamment ses collègues de travail à la librairie Félix, Vanneste et Deperkel.

Bien qu'il affirme au commissaire n'avoir pas la mémoire de ce qu'il lit, ne retenant que des mots, des séries de mots, surtout lorsqu'ils commencent par la même lettre («*Fou furieux. Tristes tropiques. Affliction affichée.*»), il a en fait une mémoire phénoménale qui lui permet de (re)lire dans sa tête, et avec une extrême précision, ce qu'il a eu sous les yeux. Invente-t-il? Fabule-t-il? Nous sommes ici dans le domaine de l'affabulation d'un fou, d'un délire riche et complexe. Impossible, donc, de savoir s'il dit vrai. Pourtant, nous le sui-



vieux manteau trompeur de bonté et de gentillesse.

On le voit, rien n'est simple dans ce roman. Surtout pas l'esprit de celui qui nous raconte cette histoire où les femmes, cédant à son charme d'homme bonasse et sans malice, n'en comptent pas moins sur lui pour les venger de la manière la plus cruelle des hommes qui les ont meurtries. Aussi se met-il à assassiner (d'abord le notaire, puis Deperkel, sans oublier sa propre femme, Alice, qui le trompait allégrement) par amour pour Judith, la fille d'une prostituée d'origine nord-africaine que les gens «instruits» (des notables, dont un sénateur) ont retournée dans son pays. Malheureusement pour elle, en pays musulman la loi ne fait pas de cadeau aux prostituées... et l'envoyer là-bas, c'est signer son arrêt de mort, en toute connaissance de cause. L'auraient-ils fait parce que l'un d'eux était le père de Judith? Ou bien serait-ce Noël lui-même qui en serait le père?... Autant de mystères dont nous ne connaissons jamais le fin mot...

L'intelligence des fous

C'est un roman très habile, mais qui ne cherche pas à l'être; un roman écrit plutôt simplement, mais pour raconter une histoire compliquée et lourde de sous-entendus; bref, un récit qui n'a l'air de rien mais qui vous bouleverse sans que vous y preniez garde. Et ses résonances dans l'histoire récente de la Belgique le rendent encore plus impitoyable. Une œuvre noire, un peu désespérante, cynique et grinçante, mais certainement salutaire. Pour reprendre Montaigne, les sages n'ont-ils pas «plus à apprendre des fols que les fols des sages»?

denisjp@mink.net



Jean-Pierre Denis

vons une bonne partie du roman sur les pistes qu'il sème, détournant l'attention du commissaire (et la nôtre) vers ces criminels que seraient Deperkel et Vanneste — des violeurs et tueurs d'enfants.

Mais le sont-ils vraiment, l'ont-ils jamais été? N'est-ce pas là le délire d'un parano qui projette sur autrui les désirs qu'il enfouit en lui-même? Et ce frère, René, qui serait parti un jour pour l'Afrique comme mercenaire (il faut se rappeler le passé colonial de la Belgique), existe-t-il vraiment? Et représente-t-il le double «mauvais» de notre narrateur, Noël? «*J'ai pensé: Maintenant, je suis aussi fou et cruel que mon frère. Mais lui il savait qu'il était comme ça, tandis que moi j'ai trébuché ça pendant des années sans réaliser que je traînais toute cette saloperie dans mon cerveau fêlé et dans mon corps malade, tout ça sous un*



Hugo Claus

SOURCE LE SEUIL

DU 17 AU 20 MAI 2000

6^e FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE MONDIALE

Texte de Louis Aragon
Lecture par Jean-Louis Trintignant
Musique composée et interprétée par Daniel Mille
Mise en scène de Antoine Bourseiller

La valse des adieux

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

Les 17, 18, 19 et 20 mai au Lion d'Or (Montréal)
Réseau Admission : (514) 790-1245

Les 23 et 24 mai au Théâtre Petit Champlain (Québec)
Billets : (418) 692-2631

UNEQ LE DEVOIR

GRUPE Renaud-Bray

Télé-Québec

Théâtre Petit Champlain

LION D'OR

MÊMES PROBLÈMES
UNE SOLUTION
LA SOLIDARITÉ

(514) 257-8711

1-888-234-8533
www.devop.org

DÉVELOPPEMENT ET PAIX



MARIE-SISSI LABRÈCHE

Un roman de l'enfance, non pas l'enfance bénie, mais celle qui crée des monstres.



BORDERLINE

Roman, 162 pages • 19,95 \$



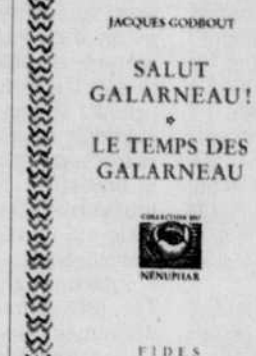
Boreal

Qui m'aime me lit

www.editionsboreal.qc.ca

Des livres et des idées

NOUVEAUTÉ



352 pages
34,95 \$

JACQUES GOUBOUT

dans la collection du Nénuphar

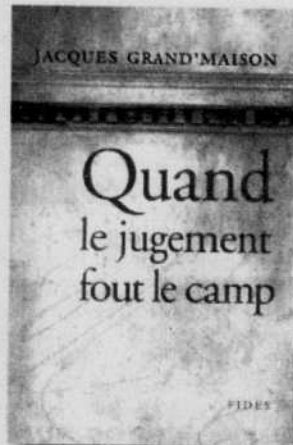
SALUT GALARNEAU!

suivi de

LE TEMPS DES GALARNEAU

« Lire d'affilée, sans reprendre son souffle, *Salut Galarneau* et *Le temps des Galarneau*, c'est prendre plaisir à une des proses les plus allantes, les plus inventives, les plus habiles qui se soient produites au Québec. »

Extrait de la préface de Gilles Marcotte



248 pages • 24,95 \$

Jacques Grand'Maison

QUAND LE JUGEMENT FOUT LE CAMP

Essai sur la déculture

Un cri d'alarme et un appel percutant au sens de la mesure par l'un des observateurs les plus attentifs de la société québécoise.

« La critique sociale qu'on peut y lire contient une invitation à rebâtir l'espoir que les vivants généreux n'ont pas le droit de refuser. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

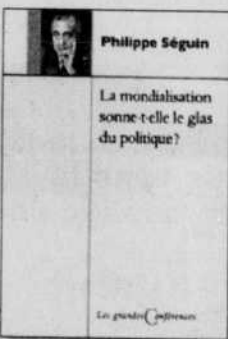
Marie-Andrée Michaud

LA VOIE DU CŒUR

Entretiens avec Antonine Mailet, Andrée Ruffo, Jean Vanier, Yehudi Menuhin et plusieurs autres...

Intimes, chaleureuses et profondément originales, ces entretiens explorent le cheminement intérieur et spirituel de différentes personnalités vivant au Québec ou ailleurs dans le monde.

Coédition Fides/Chaîne culturelle de Radio-Canada
228 pages • 24,95 \$



Coédition Chaire Télé Globe
Raoul Dandurand/Fides
Coll. Les grandes conférences
48 pages • 5,95 \$

Philippe Séguin

LA MONDIALISATION SONNE-T-ELLE LE GLAS DU POLITIQUE ?

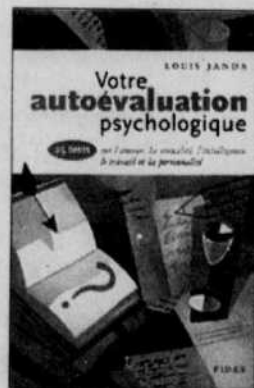
Observateur avisé de la relation franco-québécoise, Philippe Séguin livre ses réflexions sur deux concepts radicalement différents : la mondialisation et la globalisation. L'enjeu est clair : y a-t-il encore place pour la volonté populaire ?

Louis Janda

VOTRE AUTOÉVALUATION PSYCHOLOGIQUE

25 tests sur l'amour, la sexualité, l'intelligence, le travail et la personnalité

Basés sur des années de recherche scientifique et conçus par des psychologues, les mordus de tests psychologiques trouveront dans les résultats de chaque test, une juste appréciation de leur personnalité et une marche à suivre dans la recherche du mieux-être.



272 pages • 16,95 \$

Salon du livre de Québec - Stand 15

Des livres pour tous

FIDES

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De beaux moineaux médiatiques

LES OISEAUX DE MALHEUR
ESSAI SUR LES MÉDIAS
D'AUJOURD'HUI

André Pratte
VLB éditeur.

collection «Partis pris actuels»
Montréal, 2000, 256 pages

Je vous préviens d'emblée tout en vous soumettant à la tentation: les grands consommateurs d'information, les amateurs de tribunes téléphoniques et les comparatistes improvisés qui ne ratent rien et se font un devoir d'évaluer les mérites respectifs des divers médias québécois raffoleront de ce jeu de massacre dans lequel le pamphlétaire identifie ses victimes, qui sont des coupables, avant de les exécuter.

Catalogue rythmé et très accessible des travers de la presse québécoise et de ceux qui la font, *Les Oiseaux de malheur* du journaliste André Pratte (un ancien de CKAC qui travailla à *La Presse* depuis 1986) repose sur un postulat idéaliste qui justifie sa charge: l'information ne doit pas être d'abord considérée comme un libre marché sur lequel chacun est libre de produire et de consommer à sa guise, mais comme un service public qui engage une responsabilité civique. Ceux qui la dégradent en s'adonnant ou en cautionnant «le sensationnalisme, le cynisme et la futilité» méritent les pierres qu'on leur lance.

Filant la métaphore ornithologique qui lui permet d'illustrer par des figures d'oiseaux les errements de sa confrérie, Pratte s'en prend d'abord aux «corneilles» qui polluent les ondes radiophoniques, à ces «gueulards» qui jouent aux experts-commentateurs mais qui ne sont, en fait, que des «opinionneux» de bas étage. S'il épargne en partie un Paul Arcand à qui il reconnaît certaines qualités, le journaliste en colère ne ménage pas les autres petits rois de la bande AM.

Appréciez le tableau: à Cournoyer et Lapierre reviennent les titres d'amuseurs publics superficiels et de colporteurs de préjugés; à l'abominable Gilles Proulx, celui de bouffon démagogique et mesquin, spécialisé dans les cibles faciles; à André Arthur, celui de communicateur de talent recyclé dans l'enquête poubelle et le commentaire insidieux. Au développement du potentiel pédagogique

et démocratique des tribunes téléphoniques, ces pirates des ondes (et leurs patrons) ont préféré le bruit insignifiant: «Le pouvoir des cris a enterré celui des mots.» Ils reçoivent ici le traitement approprié.

Le journalisme noble, d'enquête, écrit Pratte, est celui qui pratique «les aigles» du métier: «Ils prennent des risques, s'acharment, ne reculent devant rien, et leurs reportages font bouger les choses.» La tradition américaine présente de beaux spécimens de cette race d'aventuriers que guette cependant un danger: celui de la dérive idéologique, qui entraîne la mise au rancart du principe des «deux côtés de la médaille». Les aigles, alors, se transforment en vautours et le spectacle qui en résulte ternit le projet journalistique.

L'exemple d'une émission comme *J.E.*, prête à tout pour débusquer de présumés fraudeurs de la petite semaine et pour qui la distinction entre suspect et coupable semble avoir peu d'importance, illustre assez bien la tendance des médias à s'ériger en tribunal populaire. Les cas Rozon, Roux, le traitement réservé à certaines tragédies aériennes (le pilote a perdu du temps, était un terroriste qui voulait se tuer, etc.) ou au système de santé (le leitmotiv des urgences bondées) permettent à

Pratte de dénoncer «la spéculation ignorante» qui tient trop souvent lieu d'information.

Oublier les faits

Plus encore, les médias, selon l'essayiste, seraient «schizophrènes». Chercheurs de bêtes noires ici, ils deviennent soudainement encenseurs débridés là. On applaudit Céline Dion en conférence de presse, on se fait promoteur excité des activités entourant Maurice Richard, on s'extasie sans partage devant Julie Payette («Par exemple, on a beaucoup dit qu'elle s'exprimait bien. Combien ont osé faire remarquer qu'elle ne disait rien [...]?»), on élève Pascal Hudon (qui?) au rang de vedette, on encense les morts sans nuance (récemment, saint Bourassa et saint Drapeau), bref, on file parfois bien doux. «Pourtant, tonne Pratte, l'information, c'est rapporter des faits, c'est éduquer. Ce n'est ni démolir ni idolâtrer.»

Ni se donner en spectacle. Or des émissions du genre *La fin du monde est à sept heures*, *Catastrophes* et *Black-out*, peut-être divertissantes encore que très vulgaires dans les deux derniers cas, en entretenant une confusion entre l'information et le divertissement afin de faire concurrence aux émissions journalistiques sérieuses, entraînent des effets pervers. Ainsi, le critère de l'intérêt suscité par le contenu déclassé maintenant celui de l'importance de ce contenu. On applique «la grille d'analyse du showbiz» à des émissions qui devraient pourtant s'inspirer de principes tout à fait autres. À ce titre, les chaînes d'information continue n'échappent pas à l'accusation, elles qui pratiquent une dramatisation abusive d'événements souvent insignifiants (la mort de John Kennedy fils) pour attirer le public. D'entrevues faussement exclusives en primaires factices, on joue le jeu de la pro-



Les «paons» remplacent les reporters.

Comment, dans ces circonstances, faire de la place à une information internationale peu attirante au premier abord? Sans s'illusionner, Pratte refuse la démission en ce domaine et rappelle une évidence: «Il n'existe plus vraiment de nouvelles étrangères; s'il est vrai que les différents pays du monde sont de plus en plus interdépendants, tout ce qui s'y passe est susceptible de nous affecter.» Cette information coûte chère et les médias n'ont pas vraiment les moyens d'entretenir des correspondants permanents à l'étranger, mais une couverture, même à partir d'ici ou encore avec des pigistes (comme Christian Rioux à Paris ou Richard Hétu à New York), plus constante et plus pédagogique, serait un pas à faire dans la bonne direction.

Quant aux faits divers, équivalent journalistique du *fast-food*, ils mériteraient un traitement un peu plus modéré que celui qu'on leur consacre à l'heure actuelle. Transformer les mortards en vedettes en les désignant par leur surnom, entretenir l'obsession de la violence civile en gonflant les affaires criminelles, insister sur les affaires de suicide au risque de susciter un mimétisme irréparable, cela ne s'appelle pas informer mais titiller.

Enfin, pour être complète, la charge ne pouvait laisser de côté les hors-d'œuvre de l'univers médiatique. Aussi, dans une envolée qui en fera sûrement rager quelques-uns, Pratte remet l'information sportive à sa place en affirmant que «le sport n'a rien à faire dans les nouvelles» générales parce qu'«un événement sportif n'est un événement qu'à l'intérieur du sport» et il termine ensuite aux journalistes spor-

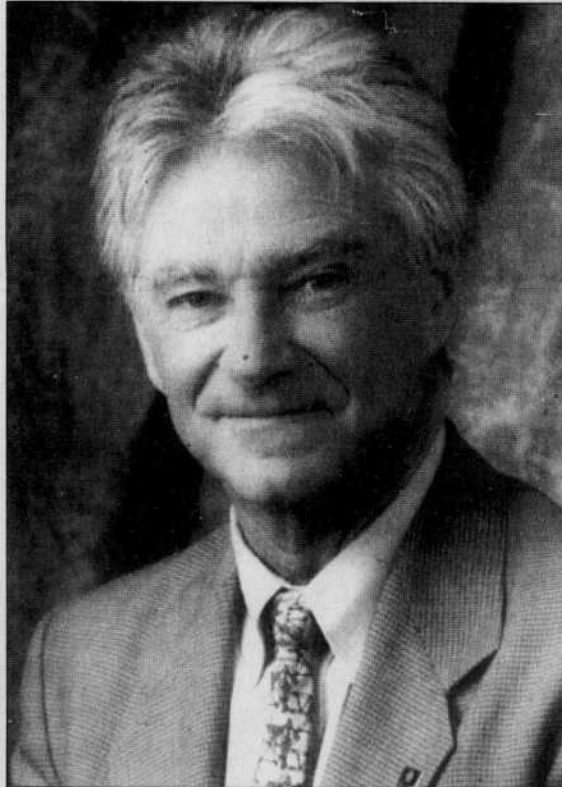
tifs de cesser «de jouer les meneuses de claques». L'occasion aurait été bonne, me semble-t-il, de leur conseiller une petite consultation auprès du collègue Jean Dion. Plus loin, il ridiculise à juste titre les paniques météorologiques entretenues par les médias de même que leur penchant débilitant pour les sondages (souvent bidon) et les *vox pop*.

Si l'homme, à lire le portrait dévastateur qu'il trace, a l'air déchainé, la finale de son essai fait la preuve que ce n'est pas tout à fait le cas. Prêt à reconnaître «que les dérapages que nous reprochons aux médias d'aujourd'hui ne datent pas d'hier» et qu'ils «étaient présents dans les années 1950 et même des siècles auparavant», Pratte refuse néanmoins la résignation. Écartant une impossible révolution dans le contexte de concurrence actuel, qu'il assume, il prône plutôt une réforme qui remettrait le souci de l'information au premier plan, sans pour autant rejeter l'injonction faite aux journalistes d'être captivants.

Enseigner, ralentir, reculer (juste qu'aux causes et au contexte), aller à contre-courant si nécessaire, jumeler l'obstination à la modération, voilà les devoirs qui s'imposent aujourd'hui à un journalisme plein de ressources, tant matérielles qu'humaines. Il se fait déjà, en journalisme québécois, beaucoup de bonnes choses. Il reste à les généraliser.

Les plus radicaux trouveront peut-être naïf ce plaidoyer volontariste qui place son espoir dans un sursaut des consciences individuelles et professionnelles; cependant, pour l'heure et sur le plancher des vaches, la critique mérite d'être entendue. S'il n'a pas l'éclat du révolutionnaire partisan du grand coup, le réformiste possède cependant la crédibilité du praticien engagé mais insatiable. En attendant le paradis, les moralistes sont nécessaires. Pratte en est un.

louiscornellier@parroinfo.net



Pour André Pratte, Gilles Proulx est l'exemple même du bouffon démagogique et mesquin, spécialisé dans les cibles faciles.

Des voies multiples

HENRI NOUWEN
SA VIE ET SA SPIRITUALITÉ

Jurjen Beumer
Éditions Bellarmin
Montréal, 1999, 224 pages

Henri Nouwen, prêtre d'origine hollandaise et prolifique auteur d'ouvrages de spiritualité catholique, est mort prématurément en 1996. Animée par une théologie romantique plaçant la vie intérieure en son centre, son œuvre reste déchirée entre la tentation contemplative et l'appel du monde, entre la prière et l'engagement. Professeur à Yale et à Harvard, il fit ensuite un détour par l'Amérique latine avant de s'engager à fond dans l'expérience de l'Arche de Jean Vanier.

«Auteur de spiritualité chrétienne le plus lu dans le monde anglophone», Henri Nouwen méritait ce beau livre honnête que lui consacre aujourd'hui son ami Jurjen Beumer. «*Sa vie et sa spiritualité*», dit le sous-titre de l'ouvrage. En fait, Beumer s'intéresse surtout à la seconde, étant entendu qu'elle contient, en concentré, le feu qui animait la première.

«Recherche inquiète de Dieu», la pensée nouwenienne demeure perpétuellement en tension entre «la stérile théologie verbuse» et le «spiritualisme écorché». Elle invite, sans prosélytisme, à un engagement chrétien exigeant mais sans dolorisme. Les plus belles pages de Nouwen — sur la solitude, la prière et la compassion — sont ici relues et analysées par un commentateur familier des moindres replis d'une œuvre pourtant considérable. Du travail bien fait, de l'exégèse exemplaire, sans contorsions. Les habitués savoureront cet approfondissement; les profanes y trouveront plusieurs bonnes raisons de remonter à la source.

Indispensable Nouwen? Les chrétiens de gauche, partisans de la théologie de la libération, l'ont souvent critiqué en le rangeant dans la catégorie des auteurs de «livres pieux, offensifs, typiques des ouvrages américains qui n'offraient pas grand-chose pour améliorer la société». Beumer ne partage pas ce constat. Solidarité et interiorité, rétorque-t-il, ne s'excluent pas mais se renforcent. Choisir l'une contre l'autre ne peut qu'entraîner la dilution des deux.

Prudent, trop prudent, Nouwen a tenu le politique (la critique des «péchés de structures» par exemple) à distance. Son œuvre reste néanmoins mobilisatrice à certains égards, mais elle se veut surtout réconfortante. À certaines heures, ce n'est pas rien.

Louis Cornellier

FEMME, J'ÉCRIS TON NOM

Comité de féminisation
CNRS-INaLF
La Documentation française,
Paris, 1999, 124 pages

Sujet controversé, sujet délicat ici comme en France, la féminisation de titres et de fonctions a nourri bien des discussions, voire des querelles. Aujourd'hui, les débats se sont apaisés même si, à l'occasion, on sent de la réticence. La féminisation des titres n'est pas encore acquise d'emblée: les progrès sont lents, soit, mais ils sont réels.

En France, le Comité de féminisation du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et l'Institut national de la langue française (INaLF) viennent de publier un guide d'aide à la féminisation des noms de métiers, titres, grades et fonctions. On y trouve plus de 2000 entrées masculin/féminin qui devraient aider le lecteur à trouver et à former des termes féminins en un temps où les femmes ont accès à des nouvelles

fonctions et souhaitent voir se refléter dans la langue ces acquis.

Comme le souligne les auteurs de ce guide (le Comité de féminisation est composé de cinq femmes et d'un homme), vouloir féminiser les noms et les titres ne relève pas d'une mode ni du désir de quelques féministes ou de femmes politiques. Non seulement, comme le souligne la Commission générale de terminologie et de néologie, la féminisation «n'est pas interdite par la langue», mais elle est avant tout l'expression naturelle qui permet de rendre compte — puisque les mots existent pour dire les choses — d'une situation désormais irréversible.

Rappelons que le Québec, dans ce domaine, a plusieurs longueurs d'avance sur la France puisque déjà, en 1986, l'Office de la langue française publiait *Titres et fonction au féminin — un essai d'orientation de l'usage* et, plus récemment, en 1991, *Au Féminin*.

Renée Rowan

L'ESPACE TOURISTIQUE

Normand Cazalais, Roger Nadeau
et Gérard Beaudet
Presses de l'Université du Québec
Sainte-Foy, 1999, 288 pages

Ce livre tente de cerner l'aménagement touristique au Québec. Dès la préface, le géographe Jean Décarie évoque la création des premiers arrondissements historiques à Percé et Québec de même que l'aménagement des premiers terrains de camping près de Montréal, pour l'Expo 67, à Oka et à Côte-Sainte-Catherine, ce qui fut mené conjointement avec l'achèvement de l'autoroute Métropolitaine et de l'autoroute des Laurentides.

Normand Cazalais s'intéresse à la géographie de l'espace touristique. Pour ce faire, il étudie la terminologie géographique et les problèmes d'identité des diverses régions touristiques, à partir du cas du Vieux-Montréal, mais aussi de l'univers de Disney.

Puis, il examine le tourisme à partir de différentes modalités: résidences secondaires, hôtellerie de séjour, navires de croisière et itinéraires pré-déterminés. Le chroniqueur touristique du *Devoir* termine sa contribution par une réflexion sur l'écotourisme et sur deux visions différentes des parcs nationaux: «*À l'inverse des parcs nationaux d'Amérique du Nord, qui, dès leur création, évacuent les résidents de leurs limites, le Parc naturel de la Corse, comme celui de New Forest près de Southampton en Angleterre, a voulu faire revivre des activités traditionnelles telles que l'élevage et la transhumance, faire revenir les gens de leur village d'origine et en attirer d'autres en intégrant, dans son concept initial, la préservation du cadre naturel et la permanence de la présence humaine afin, notamment, d'assurer une pérennité aux paysages de l'île.*»

Pour leur part, Gérard Beaudet et Serge Gagnon préconisent ce qu'ils appellent une «*Esquisse d'une géographie structurale du tourisme et de la villégiature*». Ils commencent en circonscrivant le «*Tourism Belt*» au XIX^e siècle, puis la mise en réserve de certains lacs, la constitution des clubs de chasse et de pêche, ce qui précède le tourisme itinérant, le tourisme de l'artiste et celui de l'anthropologue. Ils circonscrivent à la fin les activités de «*villégiature populaire*».

Cet ouvrage fait suite à deux livres du sociologue Jean Stafford sur la *Microéconomie du tourisme* et *La recherche touristique* de même qu'à un livre de Marc Laplante, tous parus dans la collection «*Tourisme*» des PUQ.

Jean Chartier

PANTOUTE

«Un bon polar intelligent avec de l'humour, sans violence excessive...
Ça existe?
— *L'affaire Raphaël* de l'auteur Iain Pears, aux éditions Belfond... Suspense enlevé et brillant. Vous ne le regretterez pas!»

en toute COMPLICITÉ

Dyane Léger
Le Dragon de la dernière heure
Les Éditions Perce-Neige

Poésie
12,95\$

Monuments d'Amérique

Léger

«Dyane Léger transforme le visage de la réalité qui passe en un rêve qui reste.»

Regroupement des éditeurs canadiens-français

Théorie et littérature

XYZ éditeur

Brian T. Fitch
À l'ombre de la littérature

Un essai éclairant qui questionne le texte littéraire à partir d'une théorie de la critique génétique informée par l'apport de l'herméneutique. À n'en pas douter, un regard nouveau sur la question.

Brian T. Fitch
À l'ombre de la littérature
354 p. • 27,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: xyzed@mlink.net

Triptyque
www.generation.net.com
Tél.: (514) 597-1666

Nando Michaud
Le hasard défait bien des choses

Nando Michaud
Le hasard défait bien des choses
roman, 195 p., 18 \$

En se réveillant d'une bosse de vingt ans, Paul Dubé découvre un diable de message sur son répondeur. Soudain, il doit en suivre les événements qui l'amenent à remettre le temps jusqu'aux sources d'une poème d'amour que des océans d'alcool n'ont pas réussi à noyer.

LIVRES

ENTREVUE

L'aventure au Canada

Une passion: celle d'un écrivain et universitaire pour son sujet, celle d'un aventurier pour le Nouveau Monde

Bernard André a œuvré pendant dix ans à ce qu'il appelle une «fiction documentée» du premier mémorialiste québécois, Pierre de Sales Laterrière. Ce travail lui a donné l'occasion de brosser un tableau d'une époque restée dans l'ombre, voire du moment où l'on assiste à la naissance de la littérature québécoise: le XVIII^e siècle.

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

L'écrivain a tout fouillé, y compris les pétitions des prisonniers politiques à Québec, dans les papiers conservés au British Museum. «Je voulais aller à l'original, voir qui lançait les pétitions, qui les écrivait», explique-t-il. Il s'agissait de s'imprégner du XVIII^e siècle, des documents de première source, d'indices recueillis auprès des descendants, et d'aller sur les traces de Laterrière, aussi bien dans le Tarn et à La Rochelle qu'à Boston et à Trois-Rivières.

André évoque le «caractère rococo-bolesque du bonhomme, presque suicidaire, qui se lance dans une nouvelle vie quand ça va bien». Mais le poids de la documentation, il s'est employé à l'effacer pour le lecteur, à le repousser à la fin du livre, s'inspirant en cela de la manière de Françoise Chandernagor dans *L'Allée du roi*, célèbre évocation romanesque de Madame de Maintenon.

Au début, l'écriture était purement anecdotique. «Cela ne me plaisait pas», explique Bernard André. Il n'y avait pas de dialogues, pas de vie. Il a alors donné à son roman le ton des écrivains du siècle des Lumières. «Diderot, c'est du théâtre; Jacques le fataliste raconte ses amours. Voilà la veine du roman libertin», fait-il entendre.

Et comme dans un roman libertin, Bernard André ouvre son texte. Il soigne particulièrement les chutes des chapitres. «Ça grouille d'allusions littéraires. C'est baigné du style du XVIII^e siècle. Il y a des clin d'œil à Voltaire et à Lesage», signale-t-il.

Il a également cherché à s'imprégner de la culture matérielle du lieu. Il regrette que peu d'historiens soignent cet aspect dans leurs écrits. Il voit une exception dans l'abbé Casgrain en ce qui concerne certains textes sur l'Acadie.

Pour Bernard André, les dialogues, c'est la voie royale du roman, «à condition qu'il y ait une voix d'énonciation vivable». L'auteur, ayant déjà écrit pour le théâtre, se sentait à l'aise avec les répliques. Pour le niveau du langage, il s'est inspiré du théâtre de Quesnel, lequel remonte à cette époque. «On peut faire passer des choses plus habilement dans les



Bernard André a voulu donner à son roman le ton des écrivains du siècle des Lumières.

dialogues que dans les descriptions: un sentiment et une information.»

Un lieu littéraire

Bien sûr, André a été tenté de jouer à l'éditeur historien, d'autant que, pour écrire ce roman, il a dû consulter une pile de 1 m 20 de documents et que, dès 1989, il a fondé un projet de recherche universitaire appelé «Archéologie du littéraire au Québec». Pour autant, il se défend d'avoir écrit un roman pour spécialistes. «J'ai cherché un lieu littéraire sans compromission pour les sources, un peu comme Yuan Lamonde pour son *Dessaules*, en plus long pour les considérations littéraires. Je suis un narrateur omniscient mais très proche des personnages dans leur conscience.»

Dès les premières pages, on comprend qu'avec pareil personnage, Bernard André ne va pas suivre des sentiers battus. Dans son périple, Laterrière se déplace à cheval à travers la Gascogne et jusqu'à La Rochelle, où il obtient une initiation de franc-maçon. Puis, il prend un bateau pour l'Angleterre, destination qui le situe à contre-courant de l'époque, et il traverse même l'Atlantique avec un certain Cramahé, secrétaire du gouverneur de la colonie. En septembre 1766, Laterrière débarque à Québec.

Bernard André explique le choix du personnage en ces termes: «Il arrive à un moment où tout va basculer, au lendemain de la Conquête. Tout est possible. Murray est farouchement anti-marchands anglais; il se situe du côté de l'aristocratie. Alors, il est appelé à Londres parce qu'il ne va pas assez loin. Cela m'a permis de révéler cette époque. Je me suis projeté dans Laterrière et, à travers lui, c'est le sort de l'Amérique que j'examine. Les Canadiens pouvaient s'associer à la Révo-

lution américaine, s'assimiler ou suivre la révolution. En suivant son périple, je croise tout le monde.»

Avant Laterrière, il y a des chroniqueurs, des analystes de la Nouvelle-France. Mais Laterrière arrive au moment de l'imprimerie au Canada. «Il y a les conditions suffisantes pour qu'une littérature commence», établit André.

Au départ, l'universitaire a rédigé un essai sur «l'archéologie du littéraire», reconsidérant le point de départ de la littérature québécoise. «Il fallait trouver les conditions suffisantes dans la génération de la Conquête, dans la presse, dans la correspondance privée et les pétitions. Des tas de livres montrent ce que fut l'espace public anglais.» Par contre, la littérature à Québec, au XVIII^e siècle, avait été laissée de côté.

Le point tournant de 1766

André a travaillé avec ses étudiants de l'UQAM à mettre sur pied un groupe de travail sur le XVIII^e siècle. «Je tombe sur cette période dont personne ne parle. Les gens font partir la littérature québécoise de l'Union des Canada en 1840. L'historiographie rejette pour toutes sortes de raisons la Conquête. Pour les nationalistes, c'est l'horreur, le déshonneur, le drame. Pour les fédéralistes, pour les Anglais, c'est la mauvaise conscience.»

Les historiens de l'imprimé avaient étudié la naissance de la presse d'un point de vue documentaire. Lui le fait

d'un point de vue littéraire. «Les premières formes littéraires dans nos journaux touchent le théâtre, la polémique, l'opéra», précise-t-il.

André aurait pu choisir la forme hybride de l'essai, avec un appareil de notes de type académique. «J'ai voulu me dégager de la gangue du métallittéraire», dit-il. «Je m'étais essayé au roman, à la nouvelle, au théâtre. J'ai choisi le roman historique. C'est assez sérieux pour donner ses sources, mais pas en bas de page.»

L'historien de la littérature a travaillé à partir de fonds d'archives. Il a établi que Laterrière était issu de la petite noblesse et que, fils cadet, il semblait sans avenir en France. Outre-mer, Laterrière s'introduit dans les milieux politiques et industriels. Il dirige la seule grosse industrie du Canada, les Forges de Saint-Maurice. «Cela permet de constater que les Canadiens n'ont pas courbé l'échine après la Conquête, même si la Conquête a été un traumatisme collectif, ce qui a été bien établi par Heinz Weinman dans *Du Canada au Québec*, un livre publié à L'Hexagone voilà une décennie.»

Pour sa part, Laterrière se fera introduire dans le réseau maçonnique, voie privilégiée pour s'associer à des compagnies anglaises. Si Laterrière a menti sur une partie de sa vie, André a tout vérifié: «Il faut du culot pour venir à contre-courant du flot migratoire», ajoute-t-il. Chez les Albigeois, il y avait une tradition protestante; cela fait sans doute toute la différence.

Bernard André résume ainsi l'époque: «Carleton, c'est un bonhomme velléitaire, mal pris, dans une autre situation. Il voit les Canadiens favorables à l'invasion américaine. J'ai consulté les journaux de Badaeux, de François Baby et de Simon Sanguinet à ce sujet, les récits des trois notaires. La population est favorable aux Américains. En essayant de lever des troupes, les Anglais se font crier des noms. Ce n'est pas une population le dos courbé qui voit passer les boulets sur sa tête.»

Le spécialiste de la littérature du XVIII^e siècle précise que la masse de la documentation sur le sujet dépasse l'imagination. Il a eu accès à des tonnes de lettres. Il a fréquenté des associations de généalogistes œuvrant au regroupement de familles anciennes. «Je suis même allé à Salt Lake City. Ils ont les rôles d'enregistrement des bateaux à Londres, à Bordeaux, à La Rochelle», dit-il.

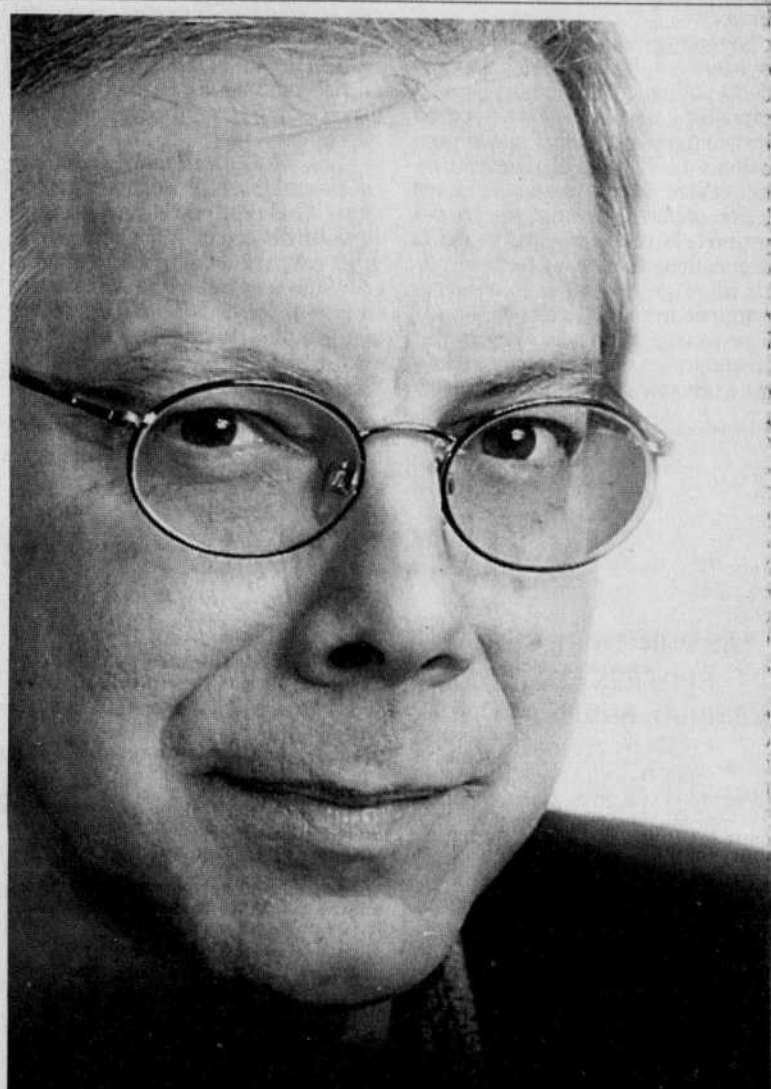
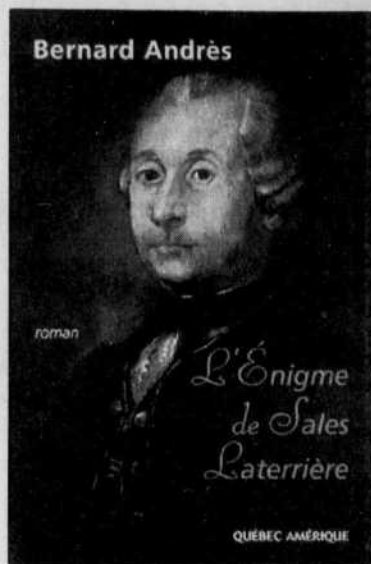
Cette «fiction sur un jeu historique», le romancier l'a commencée à Albi en 1989 pour l'achever au manoir des

Éboulements en 1999, dans la seigneurie de Pierre de Sales Laterrière. Bernard André ose un parallèle: «Moi, j'ai rompu avec mes racines, l'Algérie, à l'âge de 12 ans. J'ai connu la France, la Sorbonne, mais c'est ici que je me sens à l'aise, que je me reconnais des racines. Mon bonhomme aussi a ce type d'intégration.»

Au sujet de ce roman à l'érudition certaine, il conclut: «C'est documenté, mais c'est d'abord senti. Je voulais voir le type à la trace. La première mouture était plus universitaire. C'est devenu de plus en plus romanesque. Je vais vers le roman d'aventures.»

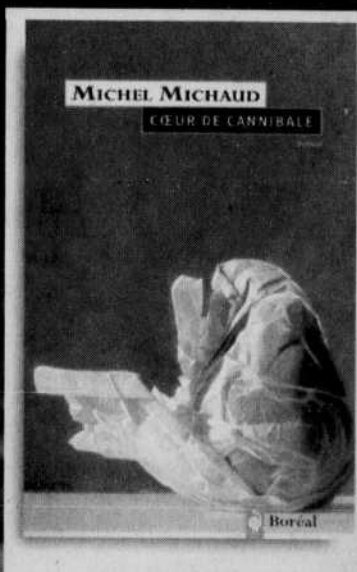
L'ÉNIGME DE SALES LATERRIÈRE

Bernard André
Québec Amérique
Montréal, 2000, 872 pages



MICHEL MICHAUD

De l'amour
considéré
comme un des
beaux-arts...
et comme l'arme
de tous les crimes.



CŒUR DE CANNIBALE

Roman, 384 pages • 29,95 \$



Boreal
Qui n'aime me lire

www.editionsboreal.qc.ca

Triptyque
www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666

Claude Vaillancourt
Les onze fils
roman, 619 p., 25 \$

Du débarquement de Normandie aux drames de la fin du millénaire, de Montréal à New York à Venise, de la forêt de l'île de Vancouver à celle d'Anticosti, des palais de millionnaires aux ruelles fréquentées par les junkies, ce roman nous emporte à travers plus de cinquante ans d'histoire et revisite le passé.

LES SIX DEGRÉS DU DESIR
marc fisher

Le roman raconte, non sans ironie et avec un érotisme qui choquera peut-être, l'inévitable dégradation du désir entre les amants, même chez les couples les plus unis. Mais si le déclin de la passion n'était pas inéluctable? Si le désir pouvait rénaître de ses cendres?

Photo: Robert Laliberté

L'ASCTOJ ÉDITEUR

Jade
«Les sages maîtres de la vie»

Alexandre Stanké

Le rêve ne s'use
que si l'on ne s'en sert pas.

Jade



Alexandre Stanké

LIVRES

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

Mots d'amour

Signe indéniable de l'arrivée du printemps: le retour des malards au parc LaFontaine. Ils étaient quelques-uns à monter la garde près d'une grande flaque, dont un mâle qui exécute une approche frénétique auprès d'une femelle qui ne lui avait rien demandé. Il fonce au ras du sol, et voilà la belle qui s'envole. Près du gigantesque phallus érigé à la mémoire du général de Gaulle, je m'étais attardé, attentif au spectacle. Ô éternels émois, et le bonheur de ces petites bêtes qui n'ont jamais lu Robertson Davies et ne semblent pas s'en porter plus mal. Gageons qu'ils n'ont même jamais lu, ces braves palmipèdes tout à leur devoir de lubricité printanière, le fameux *Oxford English Dictionary*, pierre angulaire d'un idiome qu'un chroniqueur de Calgary, plein de l'assurance enthousiaste que procure le fait d'appartenir à une si grande famille, définissait récemment ainsi: «[C'est la langue] que la plupart des êtres humains de par le monde utilisent pour se parler».



Louis Hamelin

Les mœurs lexicographiques d'un pays tendent à épouser ses comportements politiques. En France, pays du centralisme jacobin, ce soin de conserver la langue a été confié à quarante momies. Le ciel peut bien devenir anglais et faire fi des protestations de ma Loulou préférée, le pesant spectre des Immortels plane au-dessus de la langue, détenteur de l'autorité suprême. En Angleterre, où, pour alléger la charge de travail de sa famille régnante, on a conçu le premier système parlementaire moderne, l'œuvre consistant à répertorier exhaustivement l'en-

tité fluctuante de la langue a fait l'objet d'un appel à tous. Des volontaires désintéressés, se dressant d'un bout à l'autre de l'anglophonie, allaient être mis à contribution et lancés dans une vaste chasse aux mentions et citations pour constituer l'ouvrage qui demeure, encore aujourd'hui, le monument historique de la langue anglaise en vingt volumes.

Il fallait être un peu fou pour s'attaquer à cette tâche consistant à saisir, en un seul tenant, l'ensemble existant de la langue. Ainsi, on a vu Samuel Johnson, auteur du dictionnaire anglais le plus complet avant l'avènement de cet *Oxford Dictionary* (dont la rédaction allait s'étaler sur soixante-dix ans), barricader sa porte avec son lit avant de crier au laitier: «Tenez-vous-le pour dit, je défendrai cette place forte jusqu'au bout!» Quant à Herbert Coleridge, petit-fils du poète, et premier éditeur de ce qui s'appelait alors «nouveau dictionnaire anglais basé sur des principes historiques», il mourut prématurément après s'être aventuré sans parapluie à une conférence de la Société de philologie. On n'était pas encore à la moitié de la lettre A. Ses derniers mots furent: «Demain, je me mets au *sanscrit*».

Mais fou, le docteur W. C. Minor, collaborateur le plus prolifique, méthodique et acharné que la langue anglaise ait jamais connu, l'était pour vrai. Il vivait enfermé dans un asile d'aliénés criminels à la campagne. C'est sous l'angle de la relation qu'il entretenait, pendant plus de vingt ans, avec le D^r James Murray (celui qui allait, à douze petites années près, pratique-

ment mener le projet à son terme), que Simon Winchester choisit de narrer la passionnante aventure linguistique qui devait s'achever, en 1927, avec l'inclusion du verbe «zyxt» tiré d'un vieux dialecte kentois. La folie du D^r Minor, dont la manifestation tragique défraya à l'époque la chronique londonienne et provoqua un certain émoi aux États-Unis, est l'énigme scientifique qui cimente ce livre.

La version coloniale du paradis

Minor était américain, fils d'un pasteur rigoriste de la Nouvelle-Angleterre parti évangéliser les païens de la péninsule cinghalaise. Or, le Minor adolescent n'allait jamais se remettre, semble-t-il, du spectacle des jeunes Cinghalaises allant nues sur les plages dorées de cette version coloniale du paradis. «Ce sont ces jeunes filles de Ceylan [...] qui l'avaient à son insu jeté dans la spirale d'un désir insatiable, de cette folie incurable qui allait le mener à sa perte.» On avancera d'autres causes à sa folie; par exemple, sa participation en tant que médecin militaire aux horreurs de la guerre de Sécession, et en particulier à la terrible bataille de Wilderness, à la suite de laquelle il est forcé, en tant qu'assistant chirurgien de son régiment, d'appliquer à un jeune déserteur irlandais le châtimement que réserve l'armée aux lâches: une lettre D d'un pouce et demi de haut imprimée au fer rouge sur la joue.

Médecin militaire à New York, Minor devient débauché et court les bouges. Fer rouge de la honte. Premiers signes de paranoïa. On l'expédie en Floride, dont le soleil accablant sera pointé du doigt, plus tard, par d'autres toubibs, comme cause possible du déclenchement de ses troubles psy-

chiques. Monomanie. Premier internement. Libéré, Minor se rend en Europe, où il compte voyager pendant quelques années, se reposer, et peindre des aquarelles. Il s'installe dans le quartier le plus mal famé de Londres et reprend sa vie de débauche. Une nuit, il sort dans la rue et abat un homme à coups de revolver, convaincu d'avoir affaire à un Irlandais vengeur lancé à sa poursuite. La cour ne reconnaît non coupable pour cause d'aliénation mentale et recommande sa détention en tant que fou dangereux. Il est mûr pour le dictionnaire.

À l'asile de Broad Moor, les nuits du D^r W. C. Minor seront consacrées à repousser les assauts incessants de créatures qui se glissent sous son lit et essaient de l'entraîner dans des scènes lascives, parfois en compagnie de fillettes; ses jours, à l'épluchage systématique de la bibliothèque respectable qu'on lui a permis d'accumuler. Le conflit entre son «*priapisme constant*», ces «*pensées lascives*» qui ont commencé à treize ans pour ne plus jamais le quitter, et les vieux interdits hérités de sa culture familiale, sera finalement résolu par un geste d'auto-mutilation: l'ablation de son pénis au moyen d'un couteau de poche. De ce côté-là, il aura acheté la paix. Il pouvait maintenant s'enfoncer dans la déchéance physique et les ténèbres définitives de la schizophrénie. Le nom de W. C. Minor remonte à la surface, dérive sur une mer de mots.

LE FOU ET LE PROFESSEUR

Simon Winchester
Traduit de l'anglais
par Gérard Meudal
Éditions JC Lattès
Paris, 2000, 300 pages.

PHOTOGRAPHIE



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Le Cinéma Ex-Centris, sur Saint-Laurent, une photographie de Jacques Nadeau faisant partie de l'album *Montréal métropole*.

L'œil du reporter

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Montréal n'est pas une belle ville, mais c'est une vraie ville. C'est par cette phrase-choc que s'ouvre *Montréal métropole vue par 30 grands reporters*.

Le 8 septembre dernier, une trentaine de photographes de presse parmi les plus réputés au monde débarquaient à Montréal pour une expérience inédite: il s'agissait, pendant trois jours, de saisir l'esprit de la ville, chaque photographe devant s'astreindre à un thème particulier. C'est le résultat (partiel) de ce travail qui est illustré par *Montréal métropole*, publié aux Éditions Aux Yeux du Monde / Les Productions de l'Œil, et dont le lancement aura lieu le 11 avril à la librairie Champigny de la rue Saint-Denis à Montréal.

Le regard est personnel, subjectif, et souvent original. On y trouve

des vues de ruelles et de gratte-ciel, bien sûr, mais surtout beaucoup de citoyens réels, jeunes, vieux, enfants dans les cours d'école, footballeurs de l'université McGill, joyeux lurons et luronnes des nuits chaudes, travestis, couples de banlieue amoureux, travailleurs de Dorval, étudiants de l'École de Cirque, Normand Chouinard dans son maillage de Don Quichotte, badauds anonymes...

L'événement avait également été l'occasion d'un geste audacieux: on avait intégré à cette course de trois jours dans Montréal l'apport de quatre villes de banlieue, Lachine, Terrebonne, Charlemagne et Repentigny, ce qui permet de très bien saisir l'ensemble de la réalité métropolitaine. Le collègue Jacques Nadeau du *Devoir* était au nombre des trente photographes. L'ensemble est complété par les textes d'une dizaine de journalistes.

ETHNOGRAPHIE

Cultures des peuples de Russie

LES PORTES DE FEUTRE ÉPOPÉES KIRGHIZ ET SAGAÏ, SIBÉRIE DU SUD

Textes recueillis par Wilhelm Radloff
Traduits de l'allemand et présentés par Alessandro Corsi et Yankel Karro
Gallimard,
collection «L'Aube des peuples»
Paris, 1999, 206 pages

NAÏM KATTAN

À un monde habitué à classer dans un ensemble politique unique le Caucase et la Sibérie, la Tchétchénie a révélé que des peuples divers vivent dans ces territoires et cherchent à faire entendre leurs voix.

L'Empire tsariste, puis le régime soviétique, ont soumis ces peuples culturellement différents à une puis-

sance despotique, suivie d'une idéologie non moins répressive. *Les Portes de feutre* permet de connaître, fût-ce par bribes, la richesse culturelle d'une région qu'un pouvoir politique a cherché à séparer du monde.

En 1860, Wilhelm Radloff a recueilli ces textes de la Sibérie du Sud que traduisent aujourd'hui Alessandro Corsi et Yankel Karro. Nous sommes ici aux confins de plusieurs cultures, de diverses tribus que cherchent à se partager l'islam et l'orthodoxie chrétienne russe.

Dans ces récits, publiés dans la magnifique collection «L'Aube des peuples» que dirigent Jean Grosjean et J.M.G. Le Clézio, nous suivons les péripéties des luttes où s'affrontent des forces à la fois souterraines et célestes; nous as-

sistons aux combats des chevaux ailés, des héros, hommes dotés d'une inépuisable énergie, ainsi que des femmes, mères, épouses, sorcières et vierges, récompensés des guerriers victorieux.

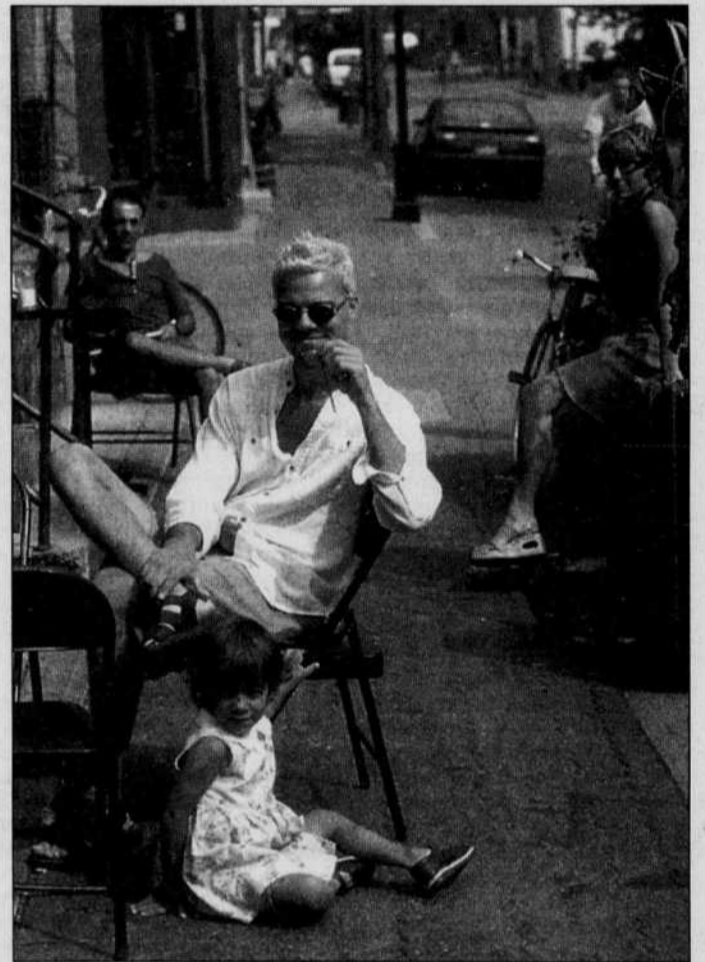
Des contes qui remontent à la lumière comme un rêve ancien revient en mémoire

Tout en luttant contre les religions chrétienne et islamique qui cherchent à les dominer et à se les partager, ces tribus chamaniques sont aux prises avec des turkmènes pré-islamiques, eux-mêmes assiégés par les Kalmouks, peuple de souche mongole.

Aujourd'hui, le peuple des Sagaï compte 60 000 individus réunis au sein d'un mouvement nationaliste dont les inspirateurs se retrouvent parmi les fondateurs de l'Union mondiale des jeunes turques fondée à Kazan en 1991.

Les récits de cet ouvrage décrivent une succession perpétuelle de batailles sanguinaires où les forces naturelles s'allient aux tribus nomades pour que s'impose le nom d'un héros, d'un souverain. Comme le dit si justement J.M.G. Le Clézio, ces hommes et ces femmes évoluent «dans un monde qui semble encore inachevé, un monde où les dieux du ciel ont parfois peur des hommes, où rôdent des esprits souterrains. Mais c'est par la finesse des notations, des sentiments, par la précision des détails, que ces peuples, parmi les plus méconnus et les plus éloignés de notre civilisation urbaine, nomades, guerriers, sans attaches, sans frontières, nous deviennent étrangement proches».

Souvent l'impression demeure de découvrir dans ces pages un livre pour enfants où la fable, la magie prennent le dessus sur la réalité d'un pouvoir conquis ou à conquérir. Ces contes font partie d'un patrimoine humain, enseveli sous des siècles de domination, et remontent à la lumière comme un rêve ancien revient en mémoire. Il est heureux que ces récits ne soient pas réservés aux érudits mais offerts au lecteur comme des traces d'un imaginaire oblitéré mais qui est aussi le nôtre.



Arrêt sur image rue Duluth, de Peter Turnley

PETER TURNLEY

Salon international du livre DE QUÉBEC

12 au 16 avril 2000
CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

Line sans frontières
www.silq.org



Salon international du livre de Québec
Kiosque 94
Séances de signature • Venez rencontrer les auteurs

Feeling Comfortable ?
Les Anglo-Montréalais et leur ville
MARTHA RADICE
vendredi le 14 avril de 19 h 30 à 20 h 30
samedi le 15 avril de 13 h à 14 h

Le fer du Nouveau-Québec et la saga de la sidérurgie
ALBERT CHOLETTE
samedi le 15 avril de 14 h à 15 h
dimanche le 16 avril de 13 h à 14 h

Les Presses de l'Université Laval • Les Éditions de l'IQRC

Argument
Volume 2, numéro 2

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une époque qui a mauvais goût

LE VERTIGE

Patrick Mauriès
Gallimard
Paris, 1999, 90 pages

ANDRÉ ROY

Ce court livre de récits, intitulé *Le Vertige*, aurait pu être un pamphlet. Mais il n'est pas dans la manière de Patrick Mauriès d'élever la voix. Le bilan, plus au moins biographique, qu'il effectue de vingt-cinq années de vie, qu'il appelle «*expérience*», n'a rien de la harangue ou du dénigrement. L'écriture raffinée de l'éditeur de la revue *Le Promeneur* et des éditions Quai Voltaire, de ce responsable des livres français de la maison britannique Thames & Hudson et grand bibliophile devant l'Éternel ne se prête pas à ce genre de littérature à l'estomac. Son écriture adopte la tangente comme stratégie, mais elle n'en dit pas moins une vérité amère: notre époque est celle du reniement. Mauriès ne l'écrit pas, mais je suis sûr que cet auteur, qui a consacré plusieurs ouvrages à l'histoire des goûts, dirait de l'ère présente qu'elle est celle du mauvais goût.

C'est probablement pour cette qualité suprême qu'est le goût qu'il a choisi le genre qu'est le récit, pour que dans un peu de fiction adienne une vérité, comme l'écho lointain et feutré des dernières années. Ses cinq textes sont précisément datés: septembre 1974, février 1981, mai 1985, août 1995 et juin 1997. Cinq fragments qui racontent quelques instants aussi singuliers que fatals. En 1974, c'est la rencontre d'une jeune fille prénommée Norah, et avec elle la confirmation de la lecture comme bien le plus précieux. C'est également l'enseignement de Roland Barthes, son style marqué par la réserve, la distance et la sensualité. C'est encore l'ivresse de la musique et de la danse, dans le monde nocturne des bars et des boîtes où s'expriment l'énergie de la vie et sa risible puissance.

Les années 80 marquent une autre époque: celle de l'affadissement ainsi que celle de la disparition des maîtres. Ces années sont déjà la simagrée de la décennie précédente. Mauriès devient journaliste pour montrer que la littérature est encore une *terra incognita*, une nécessité aussi injustifiable que gratuite, derrière laquelle se profile le plus souvent le désespoir. Les maîtres meurent, mais les amis aussi, frappés par l'impensable scandale de la maladie (le sida, acronyme jamais écrit par l'auteur).

Les années 90 sont le théâtre de la «fierté», mais Mauriès se sent à part dans cette reconnaissance forcée d'une communauté que rien, quoi qu'il en soit, ne régit: «*Telle est la chance inhérente à l'amour des garçons: ne pas appartenir, être au ban interdit d'emblée toute idée d'assomption dans un ensemble, une généralité, une identité, une substance, ouvre "naturellement" les yeux à l'impossible arbitraire des valeurs admises, aux fables communes qu'elles servent, à l'ordre des choses.*»

Ces dernières années du deuxième millénaire sont celles de la transmutation des idées et de l'art. De nouvelles valeurs se sont imposées, qui ne sont qu'oripeaux d'anciennes: la modernité a régressé, on refuse la complexité, le culte du héros refait surface, la littérature est une marchandise publicitaire et médiatique, la différence a laissé place à une ressemblance rassurante, le sens commun prime.

C'est non sans mélancolie, voire nostalgie, que Patrick Mauriès constate ces évidences. Point d'aigre ou de ressentiment chez lui, que, d'ailleurs, ne lui permettrait pas son style, très précis, mais ondoyant et chatoyant. Un style placé sous la figure de la spirale, qui était pour Barthes l'emblème de la démarche intellectuelle et devait lui inspirer un récit qu'il n'écrivit jamais. D'une certaine façon, Patrick Mauriès, qui a déjà publié un *Roland Barthes* (*Le Promeneur*, 1992), prend le relais du maître dans cet éloge du disparate, cet inventaire des énigmes du temps qui fuit.

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Petites mains et grandes peurs

CAROLE TREMBLAY

L'IMAGIER FARFELU DE LULU LE LUTIN

Textes et illustrations d'Emmanuelle Houdart
Éditions de la Martinière jeunesse
Paris, 1999, 58 pages

Des imagiers, il y en a des tonnes. Pratiquement toutes les maisons d'édition ont le leur. Qu'on le fasse en carton, en tissu, en accordéon, à l'aquarelle, à la gouache ou en photographies, il est difficile de révolutionner le genre. N'empêche, *L'imagier farfelu de Lulu le lutin* a un petit quelque chose en plus: une ouverture sur l'imaginaire. Cet imagier tout en fantaisie ne se contente pas de reproduire platement la réalité. Il présente chacun des mots du lexique quotidien en l'insérant dans l'univers magique de Lulu. La partie consacrée à la nomenclature des vêtements est illustrée par les petits habits du lutin. Le vocabulaire relié à l'hygiène énumère les énormes objets qu'on retrouve dans la salle de bains de la tante géante de Lulu. Les couleurs bonbon des illustrations et les ombrages au trait de plume donnent un cachet un peu vieillot, et tout à fait charmant, à l'ouvrage. À partir de trois ans.

TOUITOU

Texte de Jacques Pibarot
Illustrations de Stéphanie Blake
L'Ecole des loisirs
Paris, 1999, 38 pages

Pour se rendre à l'école, Lili doit traverser tous les jours une forêt sombre et profonde. L'été, c'est bien agréable, mais l'hiver, quand la nuit

tombe tôt, c'est une autre paire de manches. Dans l'obscurité, la forêt s'empli de bruits effrayants. Des cris de hiboux et de chouettes qui terrorisent la petite fille. Un jour qu'une tempête de neige s'abat sur la région, Lili s'égare dans la forêt. Perdue, transie, et effrayée, la fillette sera sauvée par les yeux brillants d'un hibou qui la guidera dans la nuit. Une jolie histoire d'amitié se construit donc entre la fillette et l'oiseau, prenant racine sur les ruines d'une peur transcendée. Les encres sombres, mais simples et expressives qui illustrent ce petit conte assez classique créent une ambiance de nuit d'hiver tout à fait propice au frisson.



sibles devront s'abstenir car il y a couteaux, dents longues et cruauté au menu. Les autres trouveront là un album amusant qui fait tout à fait écho à l'inévitable (et inoffensif) jeu de «mangeur-de-bedaine» entre enfants et parents.

JE T'AIMERAI TOUJOURS QUOI QU'IL ARRIVE...

Debi Glori
Gautier-Languereau
Paris, 1999, 24 pages

Ceux qui ont l'âme plus délicate et préfèrent l'amour câlin à la passion ludo-féroce seront enchantés par cet album 100 % tendresse. Un renardeau de mauvais poil envoie valser

le mobilier du salon pendant que sa mère parle au téléphone. À la maman venue voir à quoi rime ce tintamarre, le rouquin boudeur répond: «*Je suis un vilain petit renard de très mauvaise humeur, et personne, personne ne m'aime.*» La maman rassure aussitôt son marmot: «*Moi, je t'aimerai toujours, quoi qu'il arrive.*» Mais comme le doute persiste dans la petite tête, le renardeau essaie plusieurs hypothèses pour tester la solidité de l'amour maternel: et si j'étais un ours... une mouche... un crocodile... Et si j'étais loin... Si l'amour se brisait, s'usait... La maman ne peut pas répondre à toutes les questions existentielles de son petit, mais elle peut au moins l'assurer que comme les étoiles, son amour durera toujours. À partir de trois ans.

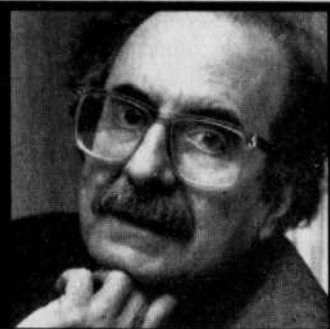
ON A FAIM!

Pierrick Bisinski
L'Ecole des loisirs
Paris, 1999, 24 pages

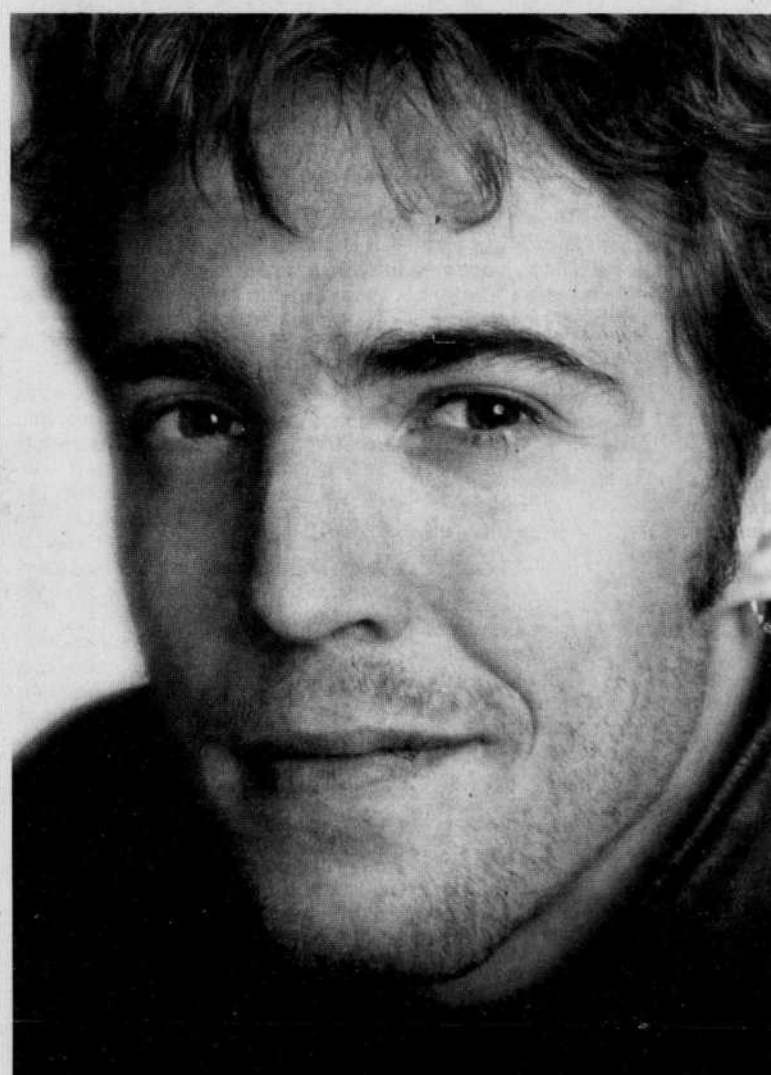
On ne risque pas de se perdre dans la complexité et la profondeur du scénario du délicieux album *On a faim!* mais on sûrement beaucoup de chance d'amuser les tout-petits. Igor et Olaf sont deux petits ogres qui réclament sans cesse à manger. Laissés seuls avec papa, les jeunes affamés exigent toujours et encore quelque chose à se mettre sous la dent. Le père, excédé, menace de les manger s'ils ne se taisent pas. Furieux, les ogres décident de retourner la situation et de dévorer leur père. Et les voilà qui ligotent le papa sur la table. L'ogresse revient de ses courses et se retrouve aussitôt saucissonnée aux côtés de papa ogre. Les parents finissent par s'en sortir indemnes grâce à une entoulopette et une promesse de poulet-frites-salade. Les cœurs sen-

NAÏM KATTAN

L'Anniversaire



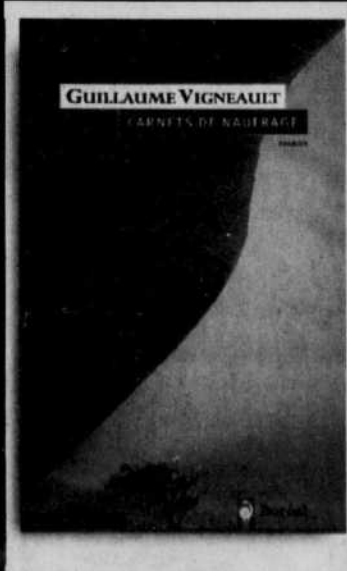
Un Québécois d'origine syrienne pose un regard rétrospectif sur sa vie à la suite d'une fête que lui ont organisée des collègues universitaires. L'heure des bilans a sonné et c'est à travers onze lettres que s'effectue le récit de sa vie.



GUILLAUME VIGNEAULT

La palette est vaste, elle peut offrir toutes les couleurs de tous les sentiments. Le narrateur y va de chacune avec un dosage fort savant, soucieux de maintenir le suspense qui emmènera ses lecteurs jusqu'au bout de son naufrage.

Réginald Martel - La Presse



CARNETS DE NAUFRAGE

Roman, 270 pages • 22,95 \$

Signature au Salon du livre de Québec :

vendredi 14 avril de 15 h à 16 h et de 19 h à 20 h

STAND n° 113

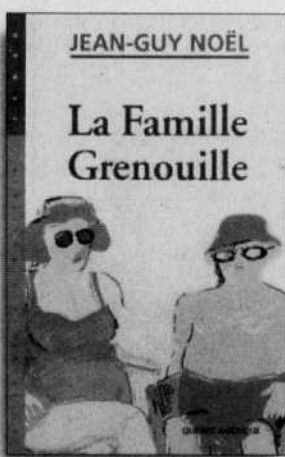
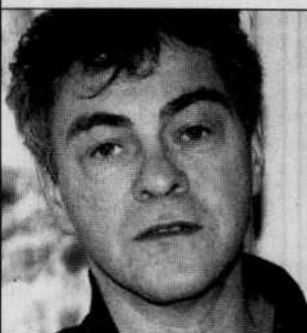
Boréal
Qui m'aime me lire

www.editionsboreal.qc.ca



JEAN-GUY NOËL

La Famille Grenouille



Années 50. Une famille typique de banlieusards se rend pour la première fois à Old Orchard Beach, Maine, pour les vacances d'été. Rien de plus normal, rien de plus classique... rien de plus tragique !

COLLECTIF D'AUTEURS

Récits de la fête



Québec Amérique fête son vingt-cinquième anniversaire ce printemps. Ses auteurs d'hier et d'aujourd'hui ont décidé de souligner l'événement à leur manière; et quoi de mieux que de raconter, pour célébrer!

QUÉBEC AMÉRIQUE



Salon international du livre de Québec



Venez rencontrer nos auteurs!
Stand n° 60



ÉDITIONS HURTUBISE HMH

PANTOUTE

«Un roman agréable, facile à lire, avec une histoire qui n'est surtout pas déprimante...»

Ca existe?

— Lisez *Le portique* de Philippe Delerm, publié aux éditions Du Rocher. En le lisant, vous aurez la même impression que lorsque vous vous enveloppez dans une chaude couverture un après-midi d'automne.

en toute COMPLICITÉ

LIVRES

Festival Métropolis bleu

Le loup dans la garderie

À Montréal, le festival Métropolis bleu, qui bat son plein jusqu'à dimanche, déroule le tapis rouge à l'éditeur de bandes dessinées montréalais Drawn & Quarterly

DENIS LORD

Il n'est pas rare de voir quelques auteurs de bandes dessinées à l'affiche d'un salon de livre. Après tout, il s'agit d'un événement populaire. Mais il est davantage singulier de retrouver un — et un seul — lancement de bédé dans une fête littéraire un tant soit peu pointue, lancement qu'on qualifie de «*un des événements phares du festival*». Comme si un phytognomoniste était élu président d'honneur d'une association de neurologues...

C'est pourtant ce qui arrive au festival littéraire international de Montréal Métropolis bleu, qui se tient jusqu'à dimanche, à l'Hôtel des gouverneurs, Place Dupuis, au 1415 de la rue Saint-Hubert. Parmi les Nancy Huston, Alberto Manguel, Marie-Claire Blais et autres magiciens du verbe, le public pourra rencontrer quelques-uns de ces créateurs qui frottent les mots sur les images pour en faire jaillir les étincelles d'un langage parfois dénigré mais à la puissance incontestable. Le dimanche 9 avril, on célébrera le dixième anniversaire de la maison d'édition montréalaise anglophone Drawn & Quarterly. Histoire de marquer le moment, l'éditeur Chris Oliveros lancera le *Drawn &*

Quarterly volume 3, un «beau livre» de près de 200 pages où se côtoient diverses approches, multiples générations et nationalités.

La bédé qui réfléchit

Un peu comme l'association en France, Drawn & Quarterly fait partie de cette relativement nouvelle vague d'éditeurs dont le bassin d'aveugle ne se limite pas au pays même et qui ne craint pas de faire de la bande dessinée un lieu d'expérimentations (le *Underwater* de Chester Brown véhicule un langage inventé par l'auteur) ou d'introspection (une grande part du catalogue de D&Q est à caractère autobiographique). En conséquence, les œuvres publiées par Chris Oliveros — la revue *D&Q*, les *comics* (ou fascicules) et les albums — s'adressent à un public adulte très ciblé, «5 % des amateurs de bédé», déclarait-il y a peu Oliveros à *L'actualité*.

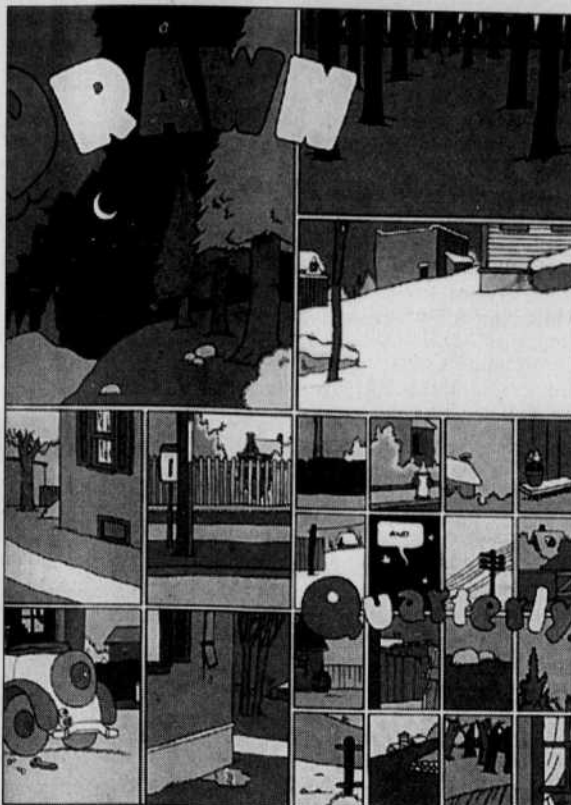
Petit mais universel. Si 75 % des tirages de l'éditeur montréalais sont distribués aux États-Unis, le quart restant se divise à peu près également entre l'Europe et le Canada. Sur Internet, il n'est pas si exceptionnel de tomber sur des commentaires élogieux provenant de l'Allemagne ou de la Tchéquie. En Europe comme aux États-Unis, les au-

teurs couvés par Oliveros ont remporté de nombreux prix et ont été remarqués par des médias qui ne couvrent que très peu le neuvième art, comme le *Rolling Stone*, le *New York Times* et le *Village Voice*. Effectivement, des albums comme le grinçant *The Poor Bastard* de Joe Matt ou *It's a Good Life If You Don't Weaken* de Seth, en plus de leurs qualités esthétiques, font preuve d'un sens de la narration et de l'observation psychologique qu'on est davantage porté à associer à des œuvres romanesques. Le nombre élevé de pages des albums, un fait plutôt rare en bédé, permet aussi ce rapprochement.

La revue que Drawn & Quarterly lance dimanche prochain — disponible en librairie en juin — donne une bonne idée de l'étendue du registre de l'éditeur. De dire Oliveros: «Avec ce nouveau livre, je ne voulais pas restreindre le contenu à un seul thème. Avec 200 pages, j'ai senti que ce pourrait être un bon survol de ce que je crois être les meilleurs éléments dans la bande dessinée, chacun représentant une approche différente.»

Effectivement, la variété et la qualité seront au rendez-vous. Les artistes présentés proviennent de cinq pays (États-Unis, Canada, France, Italie et Finlande). Les œuvres contemporaines y côtoient des classiques comme le *Gasoline Alley* de Frank King, qui paraissait dans les journaux américains des années 20 et 30. Également au programme, 14 pages de croquis de Seth, une histoire de 55 pages de Dupuy et Berberian (parue en français sous le titre *Vivons heureux sans en avoir l'air*), Blutch, Otsamo, Jason Little, Michel Rabagliati, Mark Lang, R. Sikoryak, Franco Mattiello Osamo et Harry Mayerovitch. Le tout sous une couverture de l'exceptionnel Chris Ware (*Acme Novelty*), qui rend pour l'occasion un hommage à Frank King.

Une des œuvres annoncées ne laisse pas d'intriguer: il s'agit du *Dostoyevsky Comic's* de R. Sikoryak, une des favorites de Chris Oliveros dans le livre. «Il s'agit d'une relecture de Crime et châtiment dans le style du Bat-



La couverture de la revue Drawn & Quarterly

man des années 40. Sikoryak possède l'étrange habileté de pouvoir recopier avec beaucoup d'exactitude le style de Bob Kane [créateur de Batman]. Dans Dostoyevsky Comic's, il fait jouer à Bruce Wayne le rôle de Raskolnikov. Sikoryak a eu des strips publiés dans le magazine Raw, où il a déconstruit les travaux d'autres bédéistes, de Charles Schulz à Frank Miller.»

Le lancement du *Drawn & Quarterly* volume 3 aura lieu le dimanche 9 avril à 20h30 à l'Hôtel des gouverneurs, place Dupuis. Chris Oliveros est sensible à l'hommage qui lui est fait. «Je suis honoré d'avoir été invité par Métropolis bleu. Après avoir participé à tant de salons de bédé aux États-Unis où plusieurs adultes se promènent déguisés en Wolverine ou en Klingons, ce sera un changement bienvenu!» En plus de l'éditeur lui-même, les amateurs pourront y rencontrer les bédéistes québécois Michel Rabagliati, Julie Doucet, Harry Mayerovitch (90 ans) et Mark Lang.

lord@courriel.qc.ca



Le festival Métropolis bleu se poursuit jusqu'à dimanche.

ESSAIS

Les voies de Dieu

OÙ VA DIEU?
Revue de l'Université libre de Bruxelles
Éditions Complexe
Bruxelles et Paris, 1999, 330 pages

CHRISTIANISME ET PHILOSOPHIE

Maurice Sachot
Éditions Pleins Feux
Paris, 1999, 56 pages

L'ESPRIT SENS DESSUS DESSOUS, FAUT-IL COMPRENDRE LE MAL?

Alice Chalanset
Éditions Pleins Feux
Paris, 1999, 75 pages

NAÏM KATTAN

Quelle excellente idée ont eue Jacques Sojcher et Antoine Picek, directeurs de la *Revue de l'Université libre de Bruxelles*, de poser cette question aussi directe que complexe: où va Dieu? Disons, d'entrée de jeu, que l'Université libre de Bruxelles, haut lieu de la libre pensée, était bien placée pour mettre en branle cette interrogation. Pour les responsables de l'ouvrage, il n'était pas question de faire état des lieux ou de solliciter des témoignages, mais de proposer à des géomètres et à des arpenteurs de déterminer les questions qui appellent des réponses où abonderaient incertitudes et approximations.

Il s'agit de l'Occident. Quatre axes: trois monothéismes plus l'athéisme. À quoi s'ajoutent les propos du féminisme, de la psychanalyse, de la science et du postmodernisme. Il s'agit d'essais. Les réponses, y compris celles des voix représentatives, ouvrent la voie à d'autres questions. Ainsi l'affirmation de René-Samuel Sirat, ancien grand rabbin de France, qui désigne trois catastrophes dans l'histoire juive: la destruction de Sodome et de Gomorrhe, le veau d'or et la Shoah. On peut être frappé par une telle assertion. Un autre participant, Thomas Gergely, remet en question la théologisation de la Shoah.

Dans un texte d'une grande profondeur, Jean Grosjean revient à Job et au difficile rapport entre Dieu et l'homme, pour conclure sur une proposition qui, en fait, est un acte de foi chrétien.

«Certes, il y a de beaux jours, mais il y en a d'affreusement innombrables. Il a beau y avoir des temps où des gens heureux, rien ne répond à l'immensité des malheurs ni aux féroçités inimaginables et pas même à la moindre détresse. On n'a pas alors à justifier Dieu, mais on a que lui à qui s'adresser, en joie ou en douleur, comme fait le Christ.»

La vision de l'islam est exposée par Abdelhamid Chebagouda Temsamani, mais sur ce terrain aussi on ne peut s'en tenir aux affirmations et il fallait le courage d'une femme algérienne, doublée d'une artiste, pour remettre en question les acquis de sa religion et insister sur la culture quelque peu voilée et qui, remise à l'ordre du jour, aurait pour conséquence de réunir des personnes d'origines et de pensées diverses.

Le philosophe jésuite Jean-Yves Calvez, qui a consacré un ouvrage au marxisme, estime que celui-ci n'a rien perdu de sa force de démonstration de l'injustice et de l'inégalité du fait de l'échec désastreux des solutions qu'il a proposées.

Pour sa part, Françoise Collin, qui expose les positions du féminisme, croit que les mystiques ont réussi à dépasser la loi du père: «Suivant ce fil qui noue Lacan et Beauvoir autour des mystiques, Dieu est le nom qui délivre de la centralité

Lundis Philo

ALICE CHALANSET

L'ESPRIT SENS DESSUS DESSOUS
Faut-il comprendre le mal?

Éditions Pleins Feux

totalisante de la Loi phallique: le Signifiant «horsexe» — et hors secte — qui autorise toute permutation. L'adieu au Père tout puissant. Le Trou par où souffle l'Esprit qui vient aux femmes, les tables de la Loi étant brisées: l'Innommable.»

Il faut signaler l'article de Ricardo Petrella sur «Le Dieu du capital mondial». Avec une ironie décapante, il écrit les Tables de la Loi de la Mondialisation Nouvelle. «Selon les Tables de la Loi d'aujourd'hui, la seule liberté que le Marché offre à l'homme est celle de s'adapter aux lois du marché et de les suivre. La Sainte Trinité a pour composantes: Libéralisation, Dérégulation, Privatisation.»

L'ouvrage se termine par deux essais de recapitulation et de mise en perspective. Celui de Michel Maffesoli a pour titre «De Dieu à la déité postmoderne». D'après lui, une conception qui se réclame du paganisme et qui se traduit, entre autres, par divers mouvements liés au nouvel âge signifie un retour au tragique, alors que la tradition chrétienne propose une conception dramatique du monde.

Le philosophe Lambros Couloubaritis fait enfin l'historique du mysticisme et estime que la technologie actuelle a pour conséquence de le «déthéologiser». Il défend une plus grande autonomie de la politique pour que, le pouvoir étant séparé de la fonction, la politique puisse contribuer à un rapprochement entre les hommes.

Deux courts ouvrages prolongent cette enquête. Dans «Christianisme et philosophie», Maurice Sachot, qui enseigne en France les sciences de l'éducation, s'appuyant sur l'histoire des débuts du christianisme, émet l'opinion que Jésus est le produit de son message. L'auteur fait souvent référence à la «médiologie» de Régis Debray et ne semble pas savoir qu'il y a plus de 30 ans Marshall McLuhan a lancé la formule: «Le médium est le message.» On lit cependant avec intérêt les pages que consacre l'auteur au début du christianisme.

Auteur de plusieurs articles, Alice Chalanset demande s'il faut comprendre le mal. Faisant état des tentatives de répondre à cette question ainsi que des réflexions de philosophes comme Spinoza, Kant mais aussi Jankélévitch et Ricoeur, d'écrivains tels que Shakespeare et Dostoyevski, elle avance l'idée que le mal est impensable, inconcevable, indécible, incroyable. Cependant, dit-elle, même si nous nous heurtons aux limites de notre compréhension, l'action n'est pas interdite. Bien au contraire. Au delà de l'analyse, il importe de combattre le mal, d'en limiter les effets.

Michel Ouellette
la dernière fugue
Les Éditions du Nordir

Théâtre
20,00\$

Mouvements d'Amérique

Ouellette
La dernière fugue
FINALISTE AU PRIX TRILLIUM
LE Nordir

PANTOUTE

«Un premier roman pour ma petite fille, intelligent, captivant et pas trop compliqué afin qu'elle ne perde pas le goût de lire... Ca existe?»

— Le cinéma de Somerset, un minroman de l'auteur de Québec Héline Vachon, aux éditions Dominique et compagnie... Votre petite sera charmée et lira longtemps!

en toute COMPLICITÉ

Lire pour faire durer l'instant

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC STAND 131
L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Serge LAMOTHE
La tierce personne
roman
185 pages ; 22,95 \$

Roland BOURNEUF
Le traversier
nouvelles
141 pages ; 17,95 \$

Sylvie MASSICOTTE
Le cri des coquillages
nouvelles
123 pages ; 16,95 \$

Georges DESMEULES et Christiane LAHAIE
Les personnages du théâtre québécois
coll. « Connaitre »
133 pages ; 9,95 \$

Nouvelles françaises du XVII^e siècle
anthologie rassemblée et présentée par
Frédéric CHARBONNEAU et Réal OUELLET
300 pages POCHÉ ; 17,95 \$

Claire MARTIN
L'amour impuni
roman
145 pages, relié ; 24,95 \$

Éditions Nota bene

Pour une réflexion en profondeur sur la société

Le monde enchaîné
de Michel Freitag, Éric Pineault, Dorval Brunelle, Christian Deblock, Gilles Gagné et Jacques Mascotto
333 p. 24,00 \$

La gauche a-t-elle un avenir?
Essai de Jacques Pelletier
240 p. 14,95 \$

LE MONDE ENCHAÎNÉ
Avec la collaboration de Dorval Brunelle, Christian Deblock, Gilles Gagné et Jacques Mascotto

Distribution Socadis

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

La mère et la pasionaria

Sur fond de tragédie, les chemins différents empruntés par deux sœurs

SŒURS

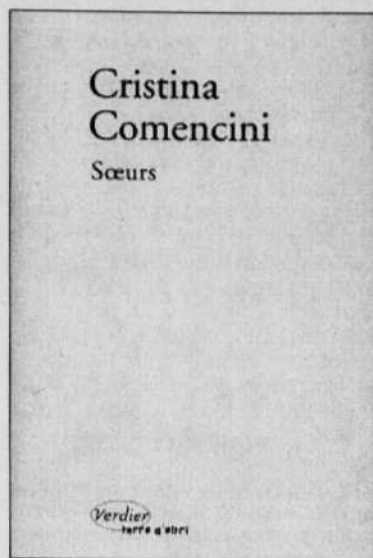
Cristina Comencini
Traduit de l'italien par Carole Walter
Editions Verdier, 188 pages

HÉLÈNE LE BEAU

« Je ne sais pas ce que peut être une sœur pour le reste de l'humanité. » Dans une chambre vide, au huitième étage d'un immeuble sans ascenseur, Maria pose la question. Pour tout décor, une fenêtre unique sur du ciel à l'infini parfois lacéré par le vol d'un avion, une nuée d'hirondelles. Maria a loué cette pièce pour écrire un livre sur Isabella, sa sœur, enfant libre au destin si différent du sien, trop douée pour la vie pour ne pas mourir. Un livre pour comprendre et pour répondre à cette question que toute disparition suscite le jour où l'oubli menace de tout emporter: « Comment ai-je fait toutes ces années pour vivre sans elle? »

Maria Isabella est née à peine un an plus tôt qu'Isabella Maria. Drôle d'idée que de donner à deux sœurs le même prénom inversé, comme pour les lier en miroir par la graphie, où l'une pourrait indifféremment se retrouver l'envers de l'autre. Ou contre, comme dans ce glissement imperceptible qui verrait deux corps lovés l'un « contre » l'autre se dresser soudainement pour s'affronter dans un impossible face à face. Qui veut ou peut briser le miroir dans ces cas-là? Petites, les filles voyaient clair dans le jeu de leurs parents: « Si l'une de nous meurt, alors ils pourront remplacer le prénom de la vivante par celui de la morte sans avoir à changer quoi que ce soit à l'état civil », disait Maria à Isabella. Si l'une de nous meurt, l'autre pourra-t-elle survivre?, se demandaient-elles en silence.

L'histoire prend son origine une génération plus tôt. En effet, la mère de Maria et d'Isabella avait une sœur unique qu'elle adorait et qui mourut prématurément de manière ô combien romantique, lapidée avec Nazim, son amant turc, près d'un village à la frontière de l'Iran. « Elle te ressemblait, Isabella », dit la mère en racontant l'histoire aux deux filles, « et quand tu es



Cristina Comencini

Sœurs

née, j'ai souvent pensé que Dieu me l'avait rendue. » Lourde héritage que cette tragédie turque, thème récurrent dans la légende familiale. Elle poursuivra Isabella la pasionaria, qui la traquera à son tour pour échapper aux leurre d'une jeunesse récitant Mao (elle le fera, bien sûr, mais par amour), comme d'autres jadis psalmodiaient le bréviaire du fascisme dans une Italie plombée, souffrante, celle des Brigades rouges et de *L'Unità*, sourde à sa propre décomposition.

Maria et Isabella seront militantes, compagnes de militants surtout, toujours complices et pourtant distantes, comme si elles cherchaient toutes deux à fuir le bosquet de bambou du jardin de leur enfance bourgeoise, cet univers à elles seules qui voyait l'une grimper sur le muret pour s'étourdir des feux du monde extérieur tandis que l'autre méditait déjà sur leur avenir commun impossible.

Maria et Isabella emprunteront forcément des chemins différents. L'aînée aura tôt un enfant et finira par rentrer dans les rangs des études accomplies et de la vie presque réglée comme du papier à musique, et la rebelle Isabella voyagera de par le monde, petit Icare épris de lumière, se brûlant sans cesse les ailes à l'illu-

sion avant de revenir préparer un dernier envol, d'abord en duo avec Maria à travers une maternité jumelle qui les fera à quelques semaines près mettre au monde deux filles, histoire de perpétuer le roman sororal, puis seule vers le destin qu'elle lisait très tôt dans les lignes brisées de sa main, sans vrai commencement ni fin saisissable.

Le Turc de la légende réapparaîtra forcément, envoyé par Isabella à Maria, et laissera à l'aînée un objet transitionnel, premier signe de la trahison entre les deux sœurs, première vraie féture dans le cristal fragile de leur relation. Un objet lourd et encombrant, *Il Cappotto del Turco*, comme le veut le titre en italien du livre, qui signifie littéralement: le manteau du Turc, et qui n'arrivera pas à abriter l'une ou l'autre de la froide morsure de la mort.

Ce roman éblouissant de finesse et de justesse est le troisième de la fille du cinéaste Luigi Comencini. Comme les deux précédents (*Les Pages arrachées* et *Passion de famille*, tous deux publiés chez Verdier), il jette un éclairage sans ombre sur les liens entre femmes d'une même fratrie où le passage d'une génération à l'autre se fait dans une liberté défendue pas à pas. Scénariste et metteur en scène, Cristina Comencini sait dessiner des paysages affectifs forts, sans surcharge émotive. Purs, c'est le mot qui vient à l'esprit. Et quand on ferme le livre, il invite à un de ces rares plaisirs de relecture, en boucle, pour capturer l'arrière-plan, ou un détail dont la puissance et la beauté nous aurait échappé.

Note: les Editions Verdier fêtaient cet automne 20 ans d'existence contre vents et marées. En novembre, l'Alzau, un ruisseau inoffensif, se mettait à gronder et à bouillir avant de déborder de son lit, emportant dans un torrent de boue des milliers de caisses de livres, d'archives et de manuscrits stockés chez l'éditeur qui avait choisi d'exercer son métier dans l'Aude, loin des bruits et de la fureur du Quartier latin. Il s'en sortira, tel le roseau qui plie mais ne rompt pas. Il n'y a qu'à voir son catalogue pour l'an 2000.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Secouer l'indifférence

Les sept années de Jean Rolin en Bosnie-Herzégovine

CAMPAGNES

Jean Rolin
Gallimard
Paris, 2000, 196 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

1992. « Dans un an, vous allez voir une guerre que vous n'êtes pas prêts d'oublier! », s'écrie un jeune Serbe fanatique, responsable d'une agence de presse mais aussi des premiers bombardements sur la télévision de Sarajevo. L'homme, traducteur de Tolstoï et Genet, a enseigné la littérature comparée à l'Université de Poitiers. « C'était le début de la guerre, il faisait beau, les pertes étaient encore limitées de part et d'autre, et tout neuf le plaisir de porter des armes et de s'en servir pour imposer sa loi... » On suit bien Jean Rolin, jusqu'à la dernière page.

L'écriture peut-elle dire vrai? Grands reportages, récits témoignages, articles sensationnalistes et essais, tous ces genres « vrais » ne sont-ils pas des « manières de voir » aux ceillères dont il faut se méfier? Il arrive que le *scoop* et le bidouillage d'enquête guident le crayon des as de l'urgence. De plus, reporter est un métier des plus risqués. Aussi ne sont-ils pas nombreux, ces Kaufman, Rolin, Rufin, sur les traces des Kessel et Albert Londres, à enquêter en terrain adverse, corrompu ou miné.

On en connaît pourtant, de grandes écritures: Garcia Márquez contre le cartel de Medellín, Zola pour Dreyfus, London contre *Les Temps maudits de l'Amérique*. Journalistes et romanciers à la fois, leurs écritures se sont confrontées aux réalités qui dépassaient la fiction. Cette conviction fait la loi du genre.

D'autres ont aussi fait leur marque. Bernard-Henri Lévy a signé de brillants papiers sur l'Afrique et sur l'ex-Yougoslavie. La littéraire Annie Lebrun s'est elle aussi engagée dans la tempête parisienne lors de cette guerre en reliant sa parole de témoin et l'action politique française. Ces intellectuels ont fait voir la multiplicité des engagements, même s'il est difficile d'être lucide, publiquement, en temps de guerre. Qu'on se souvienne des reportages castristes de Régis Debray: mai 68 animait une flamme aujourd'hui bien éteinte. Au Québec, ces styles crédibles sont rares, mais Daniel Bertolino et André Payette sont des hommes qui, caméra en main, honorent le genre.

Faire l'histoire

Paul Marchand, dans *Sympathie pour le diable* (Lanctôt, 1997 et 1999), a revendiqué une écriture

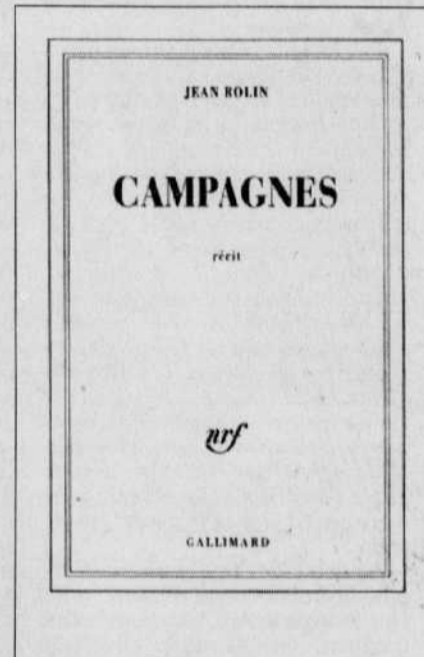
engagée, très proche de l'action, frappant les complaisances journalistiques d'un fort coup de poing. Comme Rolin, il a parcouru l'ex-Yougoslavie sous les bombes. Si la publication se fait à chaud, l'action dirigera les pages et l'écriture sera viscérale. Inversement, le recul humanise les visages. Mais dans ces prises de parole, le feu et le sang, la peur et le courage impriment l'émotion qui les bride comme un mors aux dents. Toute écriture directe y devient regard sans concession, parole sentie et mise à nu. Comme la photographie en gros plan.

Ce rythme, caractéristique d'une profession engagée sur le terrain avec une option internationale, est celui de Rolin, qui couvre sept ans de déplacements en Serbie et en Croatie. Le livre arrive avec un léger recul face aux faits. Rétrospectif, il prend la forme d'un journal de voyage, à la langue économe et pudique, qui ne s'attarde pas aux aléas du métier: il se consacre aux gens rencontrés. Rolin est surtout là avant les massacres, au moment où tout va basculer, tant qu'il est encore possible de circuler.

Son journal de guerre est un acte de mémoire pour les personnes entrevues, aujourd'hui mortes, émigrées, déplacées ou encore sur place. Loin du style de Jean Rouaud, qui fait advenir l'histoire à soi par des documents; loin du flambement épique des tableaux de Patrick Rambaut; distinct aussi des « enquêtes à la vodka » d'un Pierre Delannoy en Russie, Rolin n'est fasciné ni par les têtes fortes ni par la destruction. S'il sillonne les routes, c'est en relais, sans esprit de chasse, pour suivre un fil humain de gens qui seront ses passeurs. Leurs recommandations est sa ligne de feu, l'avancée de son bouclier humain. Son voyage s'anime donc de visages nets, sobrement décrits, qu'on retrouve si possible d'année en année, à la manière d'un dossier médical.

Sur ce réseau, Rolin greffe la géographie, les paysages, les villes ou ce qu'il en reste. En plus de dire qui est qui, il donne le gage qu'il n'oublie personne et qu'il reviendra. La politique, la guerre, les déplacements de population, les camps et la survie quotidienne, au centre d'un monde semblable au nôtre, prennent des visages concrets, des noms propres, des personnalités. Il a reçu pour ses qualités le prestigieux prix Albert-Londres en 1988.

De tels livres sont indispensables pour secouer, entre autres, notre sens des responsabilités individuelles et collectives. Chaque vie compte. Rolin y compare son travail à celui des artistes, dont il rappelle que les œuvres sont faites pour décentrer de soi et provoquer. Pour lui, quel que soit le temps du récit, la vie se conjugue dans l'histoire au présent.



COMMENT NAISSENT UNE SOCIÉTÉ, UN IMAGINAIRE COLLECTIF, UNE CULTURE ?

GÉRARD BOUCHARD

GENÈSE DES NATIONS ET CULTURES DU NOUVEAU MONDE

Essai d'histoire comparée

Essai

504 pages

34,95 \$

BORÉAL

Gérard Bouchard nous donne ici un essai de synthèse d'histoire comparée qui confronte l'évolution du Québec avec celle des autres collectivités neuves créées depuis le XVI^e siècle en Amérique latine, en Amérique du Nord et en Australasie.

Venez rencontrer Gérard Bouchard au Salon du livre de Québec

vendredi 14 avril de 20 h 30 à 21 h
samedi 15 de 12 h à 13 h et de 16 h à 17 h

Stand n° 113



Boréal
Qui m'aime me lit
www.editionsboreal.qc.ca

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Venez rencontrer les auteurs de chez Stanké

Au Centre des congrès de Québec, 1000, boulevard René-Lévesque Est
Québec (Québec) Stand N° 141

Aline Apostolska

Le samedi 15 avril de 12 h à 14 h



Camille Bouchard

Le vendredi 14 avril de 15 h à 17 h et de 19 h à 22 h
Le samedi 15 avril de 10 h à 12 h
de 13 h 30 à 17 h et de 18 h 30 à 22 h
Le dimanche 16 avril de 11 h à 22 h



Jean-Paul Daoust

Le vendredi 14 avril de 16 h à 18 h
Le samedi 15 avril de 18 h à 19 h
Le dimanche 16 avril de 14 h à 15 h



Marc Favreau

Le mercredi 12 avril
de 20 h à 21 h



Jean-Marie Lapointe

Le vendredi 14 avril de 18 h 30 à 20 h 30
Le samedi 15 avril de 10 h à 12 h



LIVRES

Entrevue avec Bernard Noël

L'invention d'un genre

Un «orage verbal» à la recherche de sa propre vérité

DAVID CANTIN

Récemment de passage au Québec pour promouvoir la sortie de son plus récent recueil de poèmes aux Éditions Trait d'union (*Portrait d'un regard - Devant la fin*, écrit en collaboration avec Pierre Ouellet), Bernard Noël laisse transparaître dans son regard une forme de sagesse inquiète. Il hésite même quelque peu avant de revenir sur un trajet littéraire qui compte sur d'une soixantaine d'ouvrages. Du roman à la critique d'art, de l'essai à la poésie, l'œuvre fascinante de Bernard Noël ne s'encombre d'aucune limite. Elle s'engage plutôt à élaborer une parole vivante où «la lumière est inséparable de l'espace».

Dès ses premiers poèmes qu'il regroupe en 1958 sous le titre *Extraits du corps* (Minuit; Unes) jusqu'à la prose narrative de *La Langue d'Anna* (POL, 1998), la quête de cet écrivain français semble habiter un espace où l'écriture prend corps avec un monde vertigineux. Elle avance dans le reflet de dire et de réfléchir. Les mots révèlent ainsi une mémoire souterraine que les sens bouleversent.

Au début de notre conversation, Bernard Noël met l'accent sur cette manière de concevoir la littérature depuis son roman inaugural: «*À la fin des années 60, Le Château de Cène mettra en place ce que j'appelle une pure sauvagerie mentale. A*



Bernard Noël

SOURCE P.O.L.

l'image de la violence qui a accompagné ma jeunesse, ce texte s'organise moins autour d'une histoire que d'une manière verbale. Il s'agit pour moi de faire surgir une énergie grâce au rythme de la prose, de témoigner de l'effroi que laissent les traces de la guerre coloniale et de la bombe atomique.»

Par la suite, dans d'autres livres comme l'imposant *Dictionnaire de la Commune* ou *Les Treize Cases* de je, Noël imagine un foyer où il serait possible de combiner toutes les formes. On ne retrouve pas chez cet écrivain le souci de rassembler. Au contraire, l'ouverture d'un cycle de textes à un autre lui permet de regarder en avant. Une telle recherche l'amènera d'ailleurs à préciser les enjeux de sa poésie: «*Avec La Chute des temps, le poème s'apparente à un phénomène de météorologie où l'écriture la plus brute donne sur un exercice de pensée. Il n'y a pas de représentation a priori, mais plutôt le signe d'une rencontre possible entre l'émotion et la réflexion, la naissance éventuelle d'une pensée émue.*»

Au début des années 80, Noël hésite devant cette impression de ne plus pouvoir écrire. Il accumule des fragments qu'il détruit. Il affronte la tentation du système, de l'œuvre totale. Cette période accumule de nombreuses tentatives où le retour sur soi paraît inévitable. Puis viendra un «roman sans romanesque», intitulé *Portrait du monde*, qui

amorce une deuxième phase dans ce périple du langage. Cette œuvre charnière permettra l'éclosion de livres phares tels *Le Syndrome de Gramsci* et *L'Ombre du double*.

Il y a quelques années, un séjour au mont Athos marquera profondément l'expérience poétique de Noël qui retrouvera dans ce lieu mythique la grande tradition des pères du désert et du christianisme oriental: «*Ce voyage provoquait en moi les contrastes de la découverte et de l'inquiétude. Ces lieux de paix étaient en même temps le lieu d'une brûlure insoutenable, l'avènement d'une violence naturelle de la vie comme d'une errance imposée par les ruines. Pour moi, un monastère offre un mélange de sacré et de quotidien. Mes notes en sont le reflet. Elles ont pris l'armature du vers de 11 pieds, un vers difficile puisqu'il échappe à la régularité française des 8, 10 et 12 syllabes.*» C'est ainsi que cet exercice de mémoire prendra la forme d'un recueil plutôt étrange dans la quête de Bernard Noël, qui aura pour titre *Le Reste du voyage*. Tout cela touche à de grandes questions que l'homme se pose depuis le début des temps. L'histoire du verbe, de l'incarnation, de la chair et du destin.

Toutefois, le récent *Portrait d'un regard* ramène l'auteur contemporain à un vers beaucoup plus court. Du reste, cette suite peut se lire comme le commentaire lyrique du film de Denis Lazerne, *Sur la terre comme en Inde*. On remarque que ce poème de circonstance réintroduit les notions fondatrices du corps et du regard dans un périple d'écriture. Il y a là comme un besoin d'exorciser la référence, de participer à un renversement de la perspective: «*Dans un livre d'entretiens avec Dominique Sampiero intitulé L'Espace du poème, j'insiste sur le fait que la poésie dit tout ce qu'elle dit en le disant, et c'est là son seul absolu, et c'est ma principale raison de la pratiquer parce qu'il n'est rien d'autre qui rende pareillement indissociables l'événement verbal et son expression. Cela étant, l'auteur n'en retombe pas moins dans sa vie qui, elle aussi, vit tout ce qu'elle peut vivre en le vivant.*» Encore une fois, on s'étonne devant cet «orage verbal» à la recherche de sa propre vérité.



FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL

METROPOLIS BLEU

FESTIVAL 2000

UNE VILLE, DES MOTS

du mercredi 5 au dimanche 9 avril 2000

Hôtel des Gouverneurs, place Dupuis, 1415 rue Saint-Hubert, Montréal

Un festival de mots dans la ville des mots. La deuxième édition du Festival littéraire international de Montréal Métropolis Bleu réunit plus de 100 écrivains du Québec, du Canada et d'ailleurs dans le monde, pour cinq mémorables journées de lectures, débats, séances de signatures et de nombreux événements spéciaux en français, en anglais et en espagnol.

Venez rencontrer :

- Edoardo Albinati (Italie), François Barcelo, Lise Bissonnette, Marie-Claire Blais, Ann Charney, Ying Chen, Herménégilde Chiasson, Arlette Cousture, Jacques de Decker (Belgique), Louise Dupré, Carole Fréchette, Nancy Huston, Naim Kattan, A.L. Kennedy (Écosse), Sergio Kokis, Marie Laberge, Alberto Manguel, Émile Martel, Yves Meyrand, Mitsuko Miller, Dominique Noguez (France), José F. Olivier (Allemagne), Jean-Noël Pancrazi (France), John Raiston Saul, Yves Siotu Durand, Jacques Sojcher (Belgique), Elisabeth Vonarburg et beaucoup d'autres romanciers, poètes, dramaturges, traducteurs, essayistes et philosophes.

BILLETS :
Chaque événement : 5 \$
Laissez-passer du festival : 30 \$
Tarif étudiant: moitié prix
Certains événements gratuits.
En vente à partir du 15 mars.

Pour information : (514) 487-9856
Détails de la programmation sur le site web : www.blue-met-bleu.com

Bernard Noël

L'Espace du poème

Éditions L'Âge d'Homme

P.O.L.

Françoise Lepage

Histoire de la littérature pour la jeunesse

Essai

Les Éditions David

35,00\$

Mouvements d'Amérique

«ENFIN, toute l'histoire de la littérature jeunesse, des origines à nos jours (suivi du premier dictionnaire des auteurs et illustrateurs).»

Les Éditions David

Regroupement des éditeurs canadiens-français

LETTRES FRANCOPHONES

Petites histoires sur fond de désenchantement

BRANLE-BAS EN NOIR ET BLANC
Mongo Beti
Julliard
Paris, 2000, 352 pages

LISE GAUVIN

Sous le pseudonyme d'Eza Boto, le romancier d'origine camerounaise Mongo Beti avait signé, en 1954, un roman virulent, *Ville cruelle*, dénonçant l'oppression politique et l'aliénation culturelle dont étaient victimes les sociétés de l'Afrique coloniale. Il écrivait alors dans *Présence africaine*: «*La première réalité de l'Afrique noire, je dirais même sa seule réalité profonde, c'est la colonisation et ce qui s'ensuit. La colonisation qui imprègne aujourd'hui la moindre parcelle de corps africain, qui empoisonne tout son sang, renvoyant à l'arrière-plan tout ce qui est susceptible de s'opposer à son action. Il s'ensuit qu'écrire sur l'Afrique noire, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation. Impossible de sortir de là (avril-juillet 1955).*» Un demi-siècle plus tard, après avoir publié d'autres récits anticolonialistes, parmi lesquels *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956), mettant en cause l'idéalisme paternaliste des missionnaires, et un pamphlet, *Main basse sur le Cameroun* (1972), il écrit de nouveaux des romans dont l'action se situe dans l'Afrique contemporaine.

Branle-bas en noir et blanc est une succession de petites histoires, de petits malentendus plus ou moins insignifiants ou graves dont l'ensemble constitue un portrait troublant de la société africaine d'après les indépendances. Eddie, un avocat devenu détective privé, s'associe avec un aventurier français, Georges, pour tenter de retrouver la femme d'un ami, Elisabeth, disparue de façon mystérieuse. Ce qui les amène l'un et l'autre à faire un voyage abracadabrante au cœur d'un monde corrompu, où les abbés tiennent des maisons closes, les policiers exécutent des innocents, les escrocs se font passer pour des marabouts et les petites filles sont vouées à la cupidité des hommes avec la bénédiction des mères. Tout cela dit avec une légèreté apparente, l'air de ne pas trop insister, comme si, déjà, la simple relation des faits suffisait à créer un sentiment d'horreur chez le lecteur. Sentiment d'autant plus inquiétant que le ton est à l'humour et à la dérision, ainsi que l'annoncent, sans aucun doute possible, les titres de chapitres: «*Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie*», «*Nous sommes tous des Parisiens*», «*Que restera-t-il de nos amours*», etc.

Pour être déguisée en farce tragique, la critique n'en est que plus efficace. L'écrivain qui hier attaquait le colonialisme ne mâche pas ses mots pour dénoncer la dégradation actuelle de sa société. Il fait dire à l'un de ses personnages: «*Nous en sommes*

tous là, que veux-tu que je te dise? Question de morale, ici c'est ou la magouille ou le suicide. C'est ça que tu veux que je te dise? Eh bien, voilà qui est fait.» Et plus explicitement encore: «*Notre guerre de libération nationale, mon cul. Elle a bien vite fait de s'en aller en eau de boudin. Et c'est quand même elle qui a secrété cette voyoucratie, dont chacun de nous doit désormais impérativement adopter les pratiques et la mentalité. On aurait peut-être d'honnêtes citoyens, toi et moi, dans un autre pays, avec une autre histoire, qui sait?*»

Dans ce monde où chacun vend quelque chose, sa compétence ou son corps, le titre du quotidien local, *Aujourd'hui, la démocratie*, fait figure de masque ironique. Le roman s'ouvre sur une fête, celle organisée pour célébrer le retour de Kabila à Kinshasa, et se termine par une réception donnée par Eddie en signe de prospérité, après avoir fait l'acquisition d'un cochon. Mais la fête tourne court et Eddie, à bout de souffle et de ressources, s'approche de sa chaîne hi-fi et constate: «*Avec toutes ces histoires, ça faisait un bail qu'il n'avait pas écouté Lester accompagné Billie dans I'll Never Be the Same.*» Ce titre peut aussi s'appliquer à l'Afrique d'aujourd'hui, dont l'histoire est présentée dans le roman de Mongo Beti comme une suite d'enchaînements baroques, sur fond de vertige et de désenchantement.

ESSAIS

L'anthropologue et l'historien

COMPARER L'INCOMPARABLE
Marcel Detienne
Le Seuil, «La Librairie du XX^e siècle»
Paris, 2000, 136 pages

NAÏM KATTAN

Se mettant à distance de la France pour mieux l'observer et de la civilisation grecque pour mieux l'étudier, Marcel Detienne, anthropologue, helléniste et professeur à l'université Johns Hopkins à Baltimore, se révolte contre la tendance quasi générale des historiens à ne pas quitter leur domaine de prédilection, à ne pas s'ouvrir à d'autres peuples et à d'autres nations, tout ceci afin de protéger leur spécificité et, plus banalement, leur spécialité. Detienne prône le comparatisme. Les anthropologues, dit-il, sont plus enclins à cet exercice, moins jaloux des propriétés et des appartenances. Car en comparant les différences, on les relativise, ce qui a pour conséquence de permettre de mieux les voir.

Dès qu'on privilégie l'histoire nationale, dès qu'on ne la met pas en question en la comparant à d'autres histoires nationales, on tend à l'ériger en suprématie, à ne pas voir les similitudes, d'autres choix ou d'autres configurations.

Detienne ne se contente pas d'être

MARCEL DETIENNE

COMPARER L'INCOMPARABLE

LA LIBRAIRIE DU XX^e SIÈCLE SEUIL

indigné; il donne l'exemple et commence par sa propre spécialité: la civilisation grecque. Celle-ci n'est pas sacro-sainte. Detienne lance l'idée de la comparer à celle des Iroquois. Il ne fait certes qu'entrouvrir la porte à cet égard, ouvrir le chantier de recherches dont il indique les prémisses. D'entrée de jeu, Detienne récuse la notion d'incomparable. Ainsi, dans les diverses civilisations, on peut relever des configurations, des choix de chemins qui aboutissent aux mêmes points. Il indique brièvement quatre chantiers. D'abord, comme il se doit, l'historicité. Il part de la Chine à l'Europe, faisant mention des divers rapports que l'on établit avec le passé, des différentes manières de préserver la mémoire et de célébrer les ancêtres. Il s'agit, en d'autres termes, de notre rapport avec le temps et avec le présent.

Un autre chantier est celui des polythéismes: «*Les îles grecques, dit-il, ne représentent qu'une infime partie du vaste continent polythéiste que doivent explorer ensemble anthropologues et historiens, pour autant qu'ils aient le goût de l'expérimentation et des voyages sans destination.*»

Il signale, en troisième lieu, la manière de s'établir dans l'espace, de choisir un site, de fonder une cité.

Le dernier chapitre est consacré à la démocratie et, plus spécifiquement, à l'une de ses modalités: les assemblées publiques. Detienne renverse le lieu commun voulant que la démocratie soit née et ait prospéré en Grèce et donne d'autres exemples: les cités italiennes des XII^e et XIII^e siècles, les groupes de guerriers cosaques du XV^e siècle, les Ochollo d'Éthiopie et, en France, les Constituants de 1789.

En réalité, ce que prône Marcel Detienne est l'inconfort et, pour tout dire, l'incertitude. Sortons de nos villes, de nos cités, de nos nations: Ouvrons les portes de nos universités, de nos départements, joignons-nous aux autres. Ainsi, sans tarder, les historiens devraient travailler de concert avec les anthropologues: Précisons que Detienne ne s'oppose pas à l'histoire, mais qu'il défend une histoire plus complète, plus ouverte, plus vaste. L'auteur souhaite que les intellectuels retrouvent les chemins du risque, n'aient pas peur de la curiosité, de la leur comme de celle des autres.

Bref, il souhaite qu'au delà de la spécialisation, chacun redécouvre les certus d'un humanisme que certains voudraient voir tomber en désuétude en le reléguant dans la sphère de l'archaïsme.

en toute COMPLICITÉ

LIBRAIRIE PANTOUTE

Librairie indépendante agréée

1100, rue Saint-Jean, Québec Tél. : (418) 694-9748

BOUQUINEZ SUR NOTRE SITE www.librairiepantoute.qc.ca

Obtenez 10% et plus de réduction Avec tout achat, courez la chance de gagner un bon d'achat de 500\$

du 5 au 9 avril

UNE LIBRAIRIE agrandie

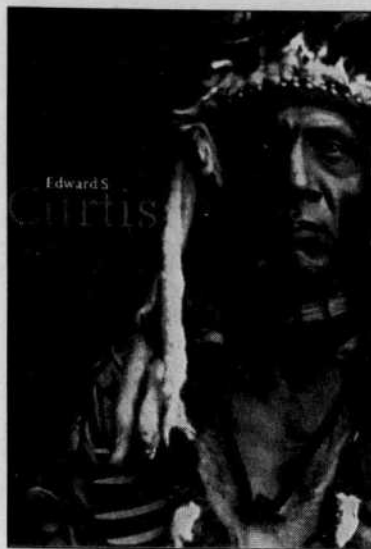
participez à nos activités d'inauguration

Joué 17 h à 19 h <i>Sauve l'innocent</i> Lévesque Table ronde Thème: «L'écrit» Autours présents Aline Apostoiska Charles Lévesque Benoît Gauthier David Hamel Annette Paré Jeannette Boivin	Vendredi <i>Causes avec des écrivains de Québec</i> 14 h: Claude Marto 15 h: Richard St-Gelais 16 h: Jean Lecomte 17 h: Jean Lecomte 18 h: Andrée Laberge 19 h: Serge Lamotte 19 h 45: J. J. Pothier 20 h 30: Christiane Frenette 21 h: Boal Ouellet et Georges Dramondus	Samedi 14 h à 16 h <i>Bouquine en famille!</i> Soeurs Bouquine année l'après-midi en compagnie des auteurs pour la jeunesse présentes Raynald Gauthier, Denis Gauthier, Martine Lalonde, Hélène Yachon, Sylvain Thériault, Irène Gauthier et de leurs!	Dimanche 14 h à 16 h <i>Mon, je cause!</i> Venez voir à l'université André-Philippe Gauthier et son comité d'organisation <i>Le Salut</i> Pour tout savoir sur les méthodes de caractérisation et de rédaction
---	---	---	--

PHOTOGRAPHIE

Le temps des Indiens

EDWARD S. CURTIS
Hans Christian Adam
(édition trilingue:
français-anglais-allemand)
Taschen
Cologne, 1999, 256 pages



Mais chacun sait qu'il ne suffit pas d'aimer, surtout si cet amour confine à une forme d'immobilisme moral et d'autoritarisme esthétique. Par un paradoxe technique devenu anodin, Curtis ne photographie pas les Indiens tels qu'il les voit, mais bien tels qu'il les «voudrait». Le travers est courant et fournira, à l'été 1990, d'inoubliables avatars journalistiques dans les pages de *Liberation* et ailleurs.

L'œuvre de Curtis, avec ses prétentions ethnographiques, pose de sérieuses questions, entre autres sur la relation entre art et science. Elle annonce déjà les manipulations d'images devenues notre pain quotidien (Curtis travaillera plus tard à Hollywood, tenant la caméra pour un Cecil B. De Mille). En 1914, il tourne *Au pays des chasseurs de tête*, film de fiction dont la vedette est une tribu du Nord-Ouest. Il habille les guerriers de costumes de sa propre conception, les photographie dans cet appareil et inclut les clichés ainsi récoltés dans ses albums dits ethnographiques! Autre exemple: la danse secrète navajo qu'il doit, comme Pierre Perreault dans son *île aux bélugas*, mettre en scène de toutes pièces, les sorciers recrutés refusant, pour des motifs religieux, de fabriquer les véritables masques normalement utilisés. Mais (pourquoi le nier?) le ravissement est total: ces porteurs d'eau d'Acoma et la qualité minérale de leur maintien, pareille à celle du désert qui les entoure, et cet archer du Nord-Ouest dont les fesses remettent en question toute la statuaire grecque.

L'Indien que nous présente Curtis est un Indien absolu. Le chef Little Plume pose fièrement dans son tipi avec un réveille-matin flambant neuf. Avant de publier la photo, Curtis aura soin de biffer le réveil. *Exit* le temps réel... Préjugé pour préjugé, ceux de Curtis n'étaient peut-être pas si mauvais. On peut les préférer aux raccourcis complaisants d'une presse populaire dépeignant des gangsters indigènes mâtés de parasites sociaux.

*«*La Tupinambisation des Indiens de l'Amérique du Nord*», William Sturtevant, in *Les Figures de l'Indien*, Les Cahiers du département d'études littéraires de l'UQAM, Montréal, 1988.

LOUIS HAMELIN

Je trouve les Indiens plutôt chancieux: personne ne semble jamais leur avoir demandé de sourire sur une photo. Non, aux Indiens d'Amérique, on demande, depuis toujours, de se contenter d'être ce qu'ils sont, rien d'autre. Et nulle part mieux que dans les photographies d'Edward S. Curtis les voit-on accéder avec plus de docilité revêche et d'inquiète sauvagerie à ce rôle d'objet iconographique assigné par l'imaginaire de l'homme blanc. Or on sait aujourd'hui, grâce à certains chercheurs, que rien ne serait moins naturel que ce «naturel» du bon sauvage. William Sturtevant, du Smithsonian Institute, a montré que la fameuse coiffe de plumes, attribut irremplaçable de l'Amérindien folklorique, pourrait très bien avoir été propagée jusque dans les Grandes Plaines par une imagerie d'importation purement européenne, née de la rencontre avec les Indiens Topinambas du Brésil.

Cas parfait, rapporté à l'échelle de l'histoire, du type de relation où l'observé et l'observateur forment un tout inséparable, deux regards se renvoyant l'un à l'autre, soumis à la loi d'un changement mutuel et implicite. Les Indiens tels que les représente la culture populaire seraient, en somme, le produit d'une adaptation, un ajustement au miroir mythique légèrement déformant tendu par l'homme blanc.

Il convient peut-être de garder à l'esprit ce relativisme de toute notion d'«authenticité» lorsque l'on feuillettera ce livre magnifique, intitulé simplement *Eduard S. Curtis*. Né dans le Wisconsin en 1868, l'année où Red Cloud signe à Fort Laramie le traité consacrant la défaite continentale des «Peaux-Rouges», huit ans avant l'ultime sur-saut qu'allait représenter la victoire de Sitting Bull à Little Big Horn, Curtis pratique d'abord son art en studio à Seattle avant de progressivement s'ouvrir à la présence de la culture autochtone dans le Nord-Ouest, où elle reste relativement vivace. On est au tournant du siècle. La conquête du Wild West, achevée par le matage sanglant des dernières tribus rebelles, date à peine d'une génération. Peu à peu, Curtis conçoit son grand projet, *The North American Indian*, ouvrage en vingt volumes, somme à la fois iconographique et encyclopédique qui va imprimer, conjointement, le regard de Curtis et son fabuleux sujet dans la postérité. Le projet était diablement sérieux: fixer un monde avant sa disparition.

Des Indiens idéalisés
Curtis aimait les Indiens. Il ne tolérerait pas, dit-on, leur exploitation, leur dépossession, deux processus déjà bien enclenchés vers cette époque.

LIVRES

MUSIQUE

Le Bach de Davitt Moroney

BACH, UNE VIE
Davitt Moroney
Traduit de l'anglais par Dennis Collins
Editions Actes Sud - CREA
Arles, 2000, 216 pages

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Le claveciniste Davitt Moroney, qui a joué en concert et enregistré bien des œuvres de Bach, a rassemblé dans un petit livre fort abordable tout ce qu'il pense de bien, avec de petits bémols, de Johann Sebastian Bach, dont l'an 2000 marque le 250^e anniversaire de la mort.

Comme piliers jumeaux de l'édifice musical Bach, l'auteur retient la tradition familiale — le vieux cimetière d'Arnstadt, fief familial, accueille les restes de 24 Bach — et le luthéranisme. Et, en guise de ciment et de briques de cette construction, la pensée rationnelle alliée à une imagination inventive.

Le personnage, on fait souvent mine de l'ignorer, était pourvu d'un humour «robuste», parfois caustique, ce qui lui valut bien des altercations avec des collègues et certains de ses élèves et de ses employeurs, un emprisonnement d'un mois suivi d'une disgrâce, avant de connaître l'époque somme toute heureuse de Coethen (1717-1723). Les plaisirs de la table devaient aussi être l'une des façons qu'avait Bach de se détendre, d'autant qu'il était doté d'un «starker appetit» (gros appétit).

Bach a souvent aggravé sa situation par un entêtement que Moroney relie à son rejet de la médiocrité et à son attachement à ses droits — ce bourreau de travail était patient mais à maintes fois éclaté de rage dans des lettres aux autorités qui, à Leipzig entre autres, n'ont jamais fait mystère de leur préférence pour l'enseignement du grec

et du latin, ratant l'occasion d'apprécier l'un des plus grands génies de la musique qui, de surcroît, osait leur confier que certains des chanteurs ou instrumentistes qu'on lui fournissait étaient «inutiles».

Moroney nous signale l'énorme production et la capacité de travail de Bach dont bien des œuvres sont perdues: «En 24 mois, il avait composé la moitié des cantates que nous lui connaissons.» Ce fut un génie dont William Blake aurait «peut-être craint la redoutable symétrie» de sa musique, un créateur trop fier pour accepter de se répéter dans quoi que ce soit, qui sut néanmoins s'adapter aux styles de créateurs français et italiens.

Quant à l'incident qui aurait opposé Bach à l'organiste Louis Marchand, cet essai fait paraître moins poltron l'artiste français; il y eut effectivement en 1717 une confrontation au clavecin entre Bach et Marchand — elle se déroula courtoisement chez le comte Jacob Heinrich von Flemming —, mais Marchand préféra ne pas donner suite à ce qui aurait pu être un tournoi intéressant sur l'art d'improviser à l'orgue.

Quant à la toute première représentation de *La Passion selon saint Matthieu*, Moroney choisit la date du 11 avril 1727; il est vrai que les historiens semblent hésiter entre cette date et celle du Vendredi saint 1729 qu'ont retenue Felix Mendelssohn et tous les artisans du renouveau Bach depuis au delà d'un siècle.

Il est indéniable que l'héritage de Bach justifie pleinement les pèlerinages qui se multiplient cette année à la Thomaskirche où il repose et sur les lieux où il vécut en Thuringe, même si des doutes subsistent sur des ossements plusieurs fois exhumés et inhumés. Moroney destine son livre «aux lecteurs qui fréquentent les concerts, achètent des disques et aiment la musique de Bach»; il sait reconnaître sa dette aux musicologues qui ont écrit avant lui sur Bach et, somme toute, aguicher le mélomane qui a envie de pousser plus à fond son exploration.

EDITIONS MULTIMONDES

Des mondes à votre portée!

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC, DU 12 AU 16 AVRIL 2000

SÉANCES DE SIGNATURES

<p>Le miroir du monde</p> <p>CYRILLE BARRETTE, auteur de <i>Le miroir du monde. Évolution par sélection naturelle et mystère de la nature humaine</i>, remonte jusqu'à l'origine de la vie et s'interroge sur LE SENS DU MONDE. Mercredi de 19 h à 21 h, jeudi de 19 h à 20 h et de 20 h 30 à 21 h 30, vendredi de 19 h à 21 h, samedi de 18 h à 20 h et dimanche de 15 h à 17 h.</p>	<p>Maîtrisez votre horizon financier</p> <p>PIERRE-YVES CARON, auteur de <i>Maîtrisez votre horizon financier</i>, avec la collaboration de Paul Montminy et Gaby Pomerleau, vous aidera à VOUS SENTIR À L'AISE DANS LE MONDE FINANCIER et à vous bâtir un avenir solide. Vendredi de 19 h à 21 h.</p>
<p>Des jardins 100 ans d'histoire</p> <p>PIERRE POULIN, auteur de <i>Des jardins, 100 ans d'histoire</i>, préface de Claude Béland, en collaboration avec Pierre Goulet et Andrée Rivard, raconte UN SIÈCLE DE NOTRE MONDE ÉCONOMIQUE ET FINANCIER, le premier siècle du Mouvement Desjardins. Un superbe album en couleurs à se procurer absolument, publié en collaboration avec les Éditions Dorimène. Jeudi de 20 h à 21 h, vendredi de 18 h à 19 h et samedi de 18 h à 20 h.</p>	<p>Fonder foyer en Nouvelle-France</p> <p>GERMAINE NORMAND, auteure de <i>Fonder foyer en Nouvelle-France</i>, a reconstitué pour vous LE MONDE DES PIONNIERS DU XVII^e SIÈCLE, à travers l'histoire de la famille Normand. Une lecture éclairante. Mercredi de 17 h à 19 h, jeudi de 16 h à 18 h, vendredi de 15 h à 17 h, samedi de 10 h à 12 h et dimanche de 13 h à 14 h.</p>
<p>Fibromyalgie</p> <p>MARCEL GUITÉ et AGATHE DROUIN BÉGIN, auteurs de <i>La fibromyalgie, Bien la connaître pour mieux surmonter la douleur, la fatigue chronique et les troubles du sommeil</i>, vous parleront du MONDE DE LA SOUFFRANCE qui est celui des victimes de cette maladie nouvellement reconnue. Samedi de 12 h à 14 h et dimanche de 10 h à 12 h.</p>	<p>Baleines</p> <p>Les baleines de l'Atlantique Nord et Faune sous-marine du Saint-Laurent, un MONDE FASCINANT que vous fera découvrir avec passion PIERRE-HENRY FONTAINE. Mercredi de 19 h à 21 h, jeudi de 12 h à 14 h et de 17 h à 19 h, vendredi de 17 h à 19 h, samedi de 10 h à 12 h et dimanche de 12 h à 14 h.</p>
<p>La Caisse populaire de Lévis 1900-2000. Là où tout a commencé</p> <p>GUY BÉLANGER, auteur de <i>La Caisse populaire de Lévis 1900-2000. Là où tout a commencé</i>, a recréé pour vous, avec l'aide de Claude Genest, l'histoire et le développement de la première caisse populaire fondée par Alphonse et Dorimène Desjardins, qui a marqué NOTRE ENTRÉE DANS LE MONDE ÉCONOMIQUE. Un document à retenir, publié en collaboration avec les Éditions Dorimène. Jeudi de 18 h à 19 h, vendredi de 17 h à 18 h et samedi de 16 h à 18 h.</p>	<p>Le regard infini</p> <p>Le regard infini de PIERRE MORENCY, LUC-ANTOINE COUTURIER et JEAN PROVENCHER, c'est LE MONDE MERVEILLEUX DES PARCS ET JARDINS DE QUÉBEC vu par un poète, un photographe et un historien. Samedi de 14 h à 15 h 30 h et dimanche de 14 h à 15 h.</p>

À NE PAS MANQUER

- La causerie de PAUL TRÉPANIÉ sur le patrimoine familial au café Rencontre, le mercredi 12 avril, à 14 h 30.
- La causerie de PIERRE-HENRY FONTAINE sur les baleines et la faune sous-marine aux rendez-vous littéraires, le jeudi 13 avril, à 11 h.
- L'entretien avec CYRILLE BARRETTE sur l'évolution et la sélection naturelle sur la scène Médias, le jeudi 13 avril, à 20 h.
- L'intervention de PIERRE MORENCY à la table ronde J'aime Québec aux Rendez-vous littéraires, le samedi 15 avril, à 15 h 30.
- L'entretien avec LAURENT LAPLANTE sur la démocratie aux Rendez-vous littéraires, le dimanche 16 avril, à 10 h 30.

• Demandez notre catalogue 2000 à votre librairie ou au stand Dimedia-MultiMondes 81
• Visitez notre nouveau site Internet et participez au concours Gagnez une nouveauté : www.multim.com

Venez visiter notre monde au stand Dimedia-MultiMondes 81 !

Flammarion Québec

VADE-MECUM,
RÉCIT
TRAGI-COMIQUE,
ROMAN RÉVÉLATION,
VOYAGE INITIATIQUE
signés par



Johanne Ledoux

Guérir sans guerre
jeudi 13 de 16 h à 18 h
dimanche 16 de 12 h à 14 h
et de 15 h 30 à 17 h



Iléana Doclin

L'Autruche Céleste
vendredi 14 de 16 h à 18 h
et de 20 h à 22 h
samedi 15 de 12 h à 14 h
et de 15 h 30 à 17 h



Ann Charney

Le Jardin de Rousseau
samedi 15 de 14 h à 17 h



Xavière Sénéchal

Le Pays d'ailleurs
dimanche 16
de 12 h 30 à 14 h
et de 15 h 30 à 17 h

Stand 187

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Stefan Psenak
La vie éparpillée
Les Éditions du Nordir

Poésie
11,95\$

Mouvements d'Amérique

Psenak
«Une plongée vertigineuse dans le tumulte des passions et desirs inavouables.»
- Stanley Péan, La Presse

Regroupement des écrivains canadiens-français

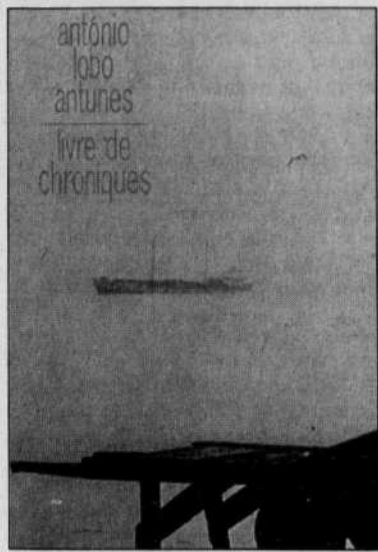
LIVRES
ENTREVUE

« Je me fiche du Portugal! »

Antonio Lobo Antunes aime prendre des risques, y compris celui de se faire détester en présentant un portrait peu flatteur de son pays

JOHANNE JARRY
COLLABORATION SPÉCIALE

« Il est comme ça, monsieur Antunes. » Je dépose le combiné devant le réceptionniste de l'Hôtel de Suède, amusé par mon air déconcerté. L'un des plus grands écrivains de ce siècle n'a rien compris de ce que je lui ai dit au téléphone. Mon accent québécois est-il si prononcé? Ou a-t-il simplement omis de brancher son appareil auditif? — car Antonio Lobo Antunes souffre de surdité. Devant l'ascenseur piaffent un photographe argentin et son assistante, à qui je céderai seize minutes du temps qu'on m'alloue. J'attends un écrivain qui a répondu à des centaines de questions de journalistes et qui avoue pourtant: « Je suis incapable de parler de moi et plus incapable encore de parler de mes livres: je ne les ai pas lus, je les ai seulement écrits. » Au dernier Salon du livre de Paris, où le Portugal était à l'honneur, on le qualifie volontiers de provocateur et de séducteur. Mais Edouardo Lourenço, brillant essayiste portugais, dit de lui qu'il est l'écrivain qui prend le plus de risques. Y compris celui de se faire détester en faisant un portrait peu flatteur de son pays.



mans sous forme de monologues intérieurs. Choix ou nécessité? L'air embêté, mais la voix très douce: « Bon, petit à petit, très lentement, ce que vous pensez qui va être un livre, ça change. Au début, vous êtes tellement plein de certitudes, tellement convaincu que vous allez découvrir le secret de la vie et des gens, et comment écrire. Pour tenter d'approcher ce que vous pensez qu'un roman doit être, votre manière d'écrire commence peu à peu à changer, de livre en livre. Au fond, on corrige toujours, n'est-ce pas? On n'est pas content, mais c'est comme si on ne pouvait vivre sans cela, comme si ça justifiait notre vie. Et... ce qui n'est peut-être pas très [petit rire], très bien, vous finissez par mettre votre travail avant toute chose. » Est-ce ce qu'il a fait? « Oui, parfois. Bon, ce n'est pas incompatible avec la vie... mais je me demande de plus en plus si ça a vraiment valu la peine de sacrifier la vie — c'est pas vraiment un sacrifice mais, en tous les cas, il y a des gens qui se plaignent — au travail, j'ai très peur de passer ma vie à tenter de trouver une façon de dire les choses, et puis, finalement, d'en rester prisonnier. » Il semble y avoir de la tristesse chez lui. « Tristesse? Non, je suis tranquille. J'ai des moments de désespoir comme tout le monde, mais jamais de tristesse. »

Devenir célèbre

Auteur de treize romans depuis 1979, Antonio Lobo Antunes a d'abord été psychiatre, profession dont il dénonce les abus de pouvoir dans *Connaissance de l'enfer*. Il a aussi fait la guerre pendant vingt-sept mois, en Angola, demeurée colonie portugaise jusqu'en 1975. Cette expérience, il refuse d'en parler, mais elle transparaît dans *Le Cul de Judas* (chez Métailié) et dans *La Splendeur du Portugal*, roman au titre ironique qui raconte l'agonie de l'empire colonial à travers la déchéance d'une famille. *Le Cul de Judas* l'a rendu célèbre au Portugal. Pourtant, c'est pour son éditeur français qu'il est venu à Paris. Il a refusé de faire partie de la délégation du Portugal: « Je n'ai aucun sens du patriotisme. » Célèbre (il a frôlé le prix Nobel en 1998, décerné à son concitoyen José Saramago), il semble perplexe quant à l'unanimité qui entoure son œuvre (et sa personne). « Parfois, je ne sais plus très bien ce qui est vrai », dira-t-il plus tard.

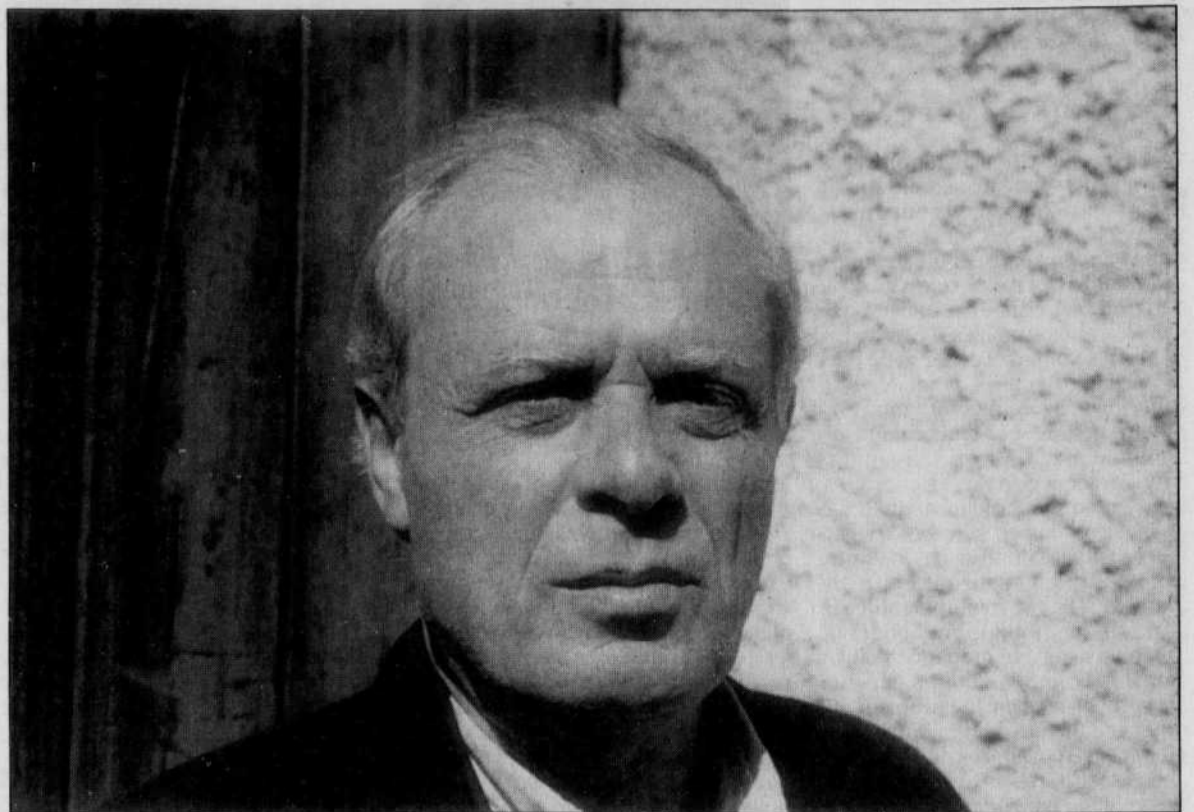
Comment écrire

Ce matin-là, devant son air fatigué, mieux vaut oublier les questions et le laisser parler. « Je n'ai pas grand-chose à dire. » Pourquoi écrit-il tous ses ro-

tous ces prix, ces traductions... Vous avez des rêves de gloire à vingt ans... Les rêves de gloire, c'est la chose la plus idiote du monde! Le problème que j'ai, c'est de ne pas décevoir les gens qui ont mis en moi une foi que je n'ai jamais eue. Tout de même, il y a le style... « La plupart des qualités qu'on vous attribue, ce sont des défauts déguisés. C'est la façon que vous avez trouvée de surmonter une difficulté que vous n'étiez pas capable de résoudre autrement. Les gens crient que c'est très original. Original? Je mélange tout: italien, espagnol, portugais, allemand, anglais... Parfois, on me pose des questions un peu abstraites sur mes intentions. Ma seule intention, c'est de faire mon travail du mieux que je peux. Il ne faut pas être trop intelligent, parce que si vous êtes trop intelligent... » Alors, qu'est-ce que ça prend pour écrire? « Je ne sais pas. C'est très compliqué d'être à la fois un intellectuel et un artiste. Peut-être Goethe... C'est difficile parce que vous ne devez pas confondre vos passions avec vos idées. » Dans ses livres, pourtant, il n'y a pas d'idées. « Pas d'idées? » Est-il vexé, a-t-il eu tort? Il me semble qu'il y a d'abord dans ses livres des gens qui vivent. « Ça, ce n'est pas à moi de le dire, mais le problème, c'est que vous travaillez avec des émotions. Des émotions, ça vient avant les mots, n'est-ce pas? Le problème, c'est comment transformer les émotions en paroles, les préserver. Traduire leur intensité. Dans mes romans, l'action ne se passe jamais comme ça [il dessine une ligne droite], mais comme ça [une spirale]. Finalement, il ne se passe pas grand-chose. Ce que je voudrais, c'est qu'on voit vivre les gens. »

Simplement un territoire

La folie est très présente dans ses livres. Est-ce parce qu'il a été psychiatre? « Je n'ai jamais pensé à cela. Je ne sais pas ce que c'est, la folie. Hier, je suis entré dans un restaurant plein de vieux messieurs et de vieilles dames seuls. Peut-être que c'est ça, la folie: la solitude, l'absence de partage, d'amour. » Silence. Ses personnages sont très critiqués envers le Portugal... « Il fallait planter un décor. C'est un Portugal inventé, un territoire fictif. » Il fera la même réponse au journaliste suivant. « J'ai mis le Portugal parce que c'est plus simple. C'est tout juste un territoire fictionnel. Ça aurait pu être Paris... » Mais la situation poli-



« Je suis incapable de parler de moi et plus incapable encore de parler de mes livres: je ne les ai pas lus, je les ai seulement écrits », commente l'auteur du *Livre de chroniques*, Antonio Lobo Antunes.

tique n'est pas la même au Portugal. « J'invente beaucoup, je ne fais jamais de recherches, et l'histoire, ça ne m'intéresse pas tellement. Les rues, les maisons, il faut que ça soit réel, que ça tienne. Le Portugal, vraiment, je m'en fiche! » A voix plus basse: « Je m'en fiche. » Pause. « J'y vis maintenant comme j'ai vécu dans d'autres endroits. J'aime bien Paris, sauf que c'est trop loin de la mer. Le climat est trop froid. J'ai longtemps vécu à Berlin et je me sentais très bien là-bas. » Est-ce qu'il aurait pu écrire à partir de Berlin, changer de territoire fictionnel? « Ça sera toujours le même territoire. Quand j'étais enfant, les gens parlaient des langues différentes dans ma famille. Il y avait des Portugais, des Brésiliens, des Allemands, mais les sentiments profonds étaient toujours les mêmes. Il n'y a aucune différence, sinon on ne serait pas ému par Mozart, par Vélasquez, par Tolstoï. S'ils vous touchent, c'est qu'ils appartiennent à votre pays intérieur. »

Dans *Livre de chroniques*, un recueil d'articles qui paraît ces jours-ci en librairie, on retrouve l'ironie des narrateurs d'Antunes et leur nostalgie de l'enfance, qui est au cœur de son œuvre. L'enfance, quelle est son importance? « Exactement la même que pour vous. » Fondamentale? « Tout est fondamental, tout ce qui nous concerne. Vous n'inventez jamais rien. Vous agencez votre mémoire. L'imagination, c'est peut-être en cela qu'elle consiste: travailler avec les mots. J'adore les livres. J'ai toujours eu l'impression que le livre que j'aimais était écrit seulement pour moi. Comme si nous avions un rapport intime, qui ne regardait que nous, et qui n'était partagé par personne. » Silence. « Les livres qui vous emballent sont tellement rares. C'est comme l'amour, c'est tellement rare. » Je pense à *La Mort de Carlos Gardel*, l'histoire d'un effritement amoureux. « C'est vraiment une grande chance d'être vivant... » Le journaliste suivant prend place.

« C'est fini? » Il fait penser à un enfant à qui on annonce la fin d'un jeu, « un enfant dont l'enveloppe s'est usée », comme le constate le narrateur du *Livre de chroniques*, mais encore animé du désir de brandir une fronde. Et si c'était avec son crayon qu'Antonio Lobo Antunes visait les passants que nous sommes?

La plupart des romans d'Antonio Lobo Antunes sont publiés chez Christian Bourgois éditeur. Plusieurs sont disponibles en format poche, dont *La Mort de Carlos Gardel* (10/18) et, bientôt, *La Splendeur du Portugal* dans la collection « Points ».

Vient tout juste de paraître:

LIVRE DES CHRONIQUES

Antonio Lobo Antunes
Traduit du portugais
par Carlos Batista
Christian Bourgois
Paris, 2000, 210 pages

LE CRI DES OISEAUX FOUS
roman
dany laferrière

Un dernier tour de piste avant l'exil, dans un Point-au-Prince hallucinant, véritable capitale de la douleur, cité exsangue et si attachante qui réunit sous un même ciel damnés de la terre, prostituées, monstres sanguinaires, prophètes et dieux des ténèbres.

Dans la collection LE CRI DES OISEAUX FOUS
L'ANCTOT ÉDITEUR

Jean Taillefer
Ottawa, P.Q.
Les Éditions du Vermillon
Roman
20,00\$

Mouvements d'Amérique

Taillefer
OTTAWA, P.Q.
Roman
Jean Taillefer

« Ottawa P.Q. nous donne à lire, entre le passé et l'avenir, un thriller politico-policière plein de suspense et d'imprévu. Un premier roman qui possède tous les ingrédients de la réussite. »

Les Éditions du Vermillon
Regroupement des éditeurs canadiens-français

Les poètes de l'Amérique française

L'Union des écrivains et écrivains québécois, en collaboration avec la Chapelle historique du Bon-Pasteur et le Musée de l'Amérique française, présente

dans la série
Les poètes de l'Amérique française
Pierre Nepveu
poète, romancier et essayiste

accompagné par
Réal Toupin, baryton basse
Nathalie Tremblay, pianiste
Guy Cloutier, animateur

le lundi 10 avril 2000, à 19 h 30
au Musée de l'Amérique française, Québec

le mardi 11 avril 2000, à 20 h
à la Chapelle historique du Bon-Pasteur
100, rue Sherbrooke Est, Montréal

Entrée libre

UNEQ
VILLE DE MONTRÉAL
LE DEVOIR

Les meilleurs livres
Les meilleurs prix

BQ En vente chez votre libraire
Catalogue complet: www.livres-bq.com
SALON DU LIVRE DE QUÉBEC - STAND FIDES 15

- Claire Martin: Dans un gant de fer (La joue droite) - 216 p., 8,95 \$
- Claire Martin: Dans un gant de fer (La joue gauche) - 216 p., 8,95 \$
- Timothy Findley: Guerres - 304 p., 9,95 \$
- Trevor Ferguson: Train d'enfer - 152 p., 9,95 \$
- Daniel Poliquin: La Côte de Sable - 112 p., 9,95 \$
- Louis Gauthier: Voyage en Irlande avec un parapluie - 96 p., 6,95 \$
- Matt Cohen: Café Le Dog - 224 p., 8,95 \$